

2m11.2855.6

Université de Montréal

**Blaise de Monluc: le passage de l'homme de guerre à l'homme de lettres au  
XVIème siècle en France**

par

**Emmanuel Duret**  
**Département d'histoire**  
**Faculté de arts et des sciences**

**Mémoire présenté à la faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès arts (M.A.)**

**Décembre 2000**



©Emmanuel Duret

2000

9  
7  
N54  
2001  
11.014

**PAGE D'IDENTIFICATION DU JURY**

**Université de Montréal  
Faculté des études supérieures**

**Ce mémoire intitulé:  
“Blaise de Monluc: le passage de l'homme de guerre à l'homme de lettres au  
XVIème siècle en France”**

**présenté par:**

**EMMANUEL DURET**

**a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:**

Louis Michel, président-rapporteur  
Claude Sutto, directeur de recherche  
Michel DeWaele, membre du jury

**Mémoire accepté le: 20 février 2001**

## SOMMAIRE

Les *Commentaires* de Blaise de Monluc ont été publiés pour la première fois en 1592 par Florimond de Raemond, un conseiller au Parlement de Bordeaux. Ouvrage volumineux relatant la carrière militaire d'un vieux soldat, les *Commentaires* sont aussi l'illustration du bouleversement intellectuel d'un homme dans un siècle sujet à de profondes mutations. Longtemps laissés dans l'ombre à cause de la mauvaise réputation de Monluc, les *Commentaires* demeurent une source d'information de premier ordre sur la noblesse et la société françaises au XVIème siècle.

C'est au terme d'une lecture approfondie des *Commentaires* que nous avons tenté de resituer Monluc dans son contexte social afin de montrer l'évolution de la noblesse d'épée dans un siècle qui assiste à la fin de sa suprématie. Puis, dans un deuxième temps, nous nous sommes penchés sur sa carrière. Passionné des combats qui s'est donné pour devise de "Parvenir par les armes", Monluc a passé sa vie sur les champs de bataille pour acquérir honneur et réputation afin de briller aux yeux de tous et d'inscrire son nom dans l'histoire. Au soir de sa vie, blessé et attaqué dans son honneur, Monluc se retire et consacre ses dernières années à l'écriture de ses mémoires qui lui serviront d'abord de plaidoyer et assureront finalement l'immortalité à son nom.

Touché par la pensée humaniste qui se diffuse en Europe, Monluc adopte une vision globale de la société, bien différente de celle de ses débuts. Il laisse avec les *Commentaires*, un ouvrage qui témoigne de la modernisation de sa pensée, autrefois totalement imprégnée de l'esprit chevaleresque.

À travers l'exemple de Monluc, c'est toute la noblesse d'épée que l'on voit évoluer dans ce siècle ouvert à tous les changements. Le personnage de Monluc, plein de contradictions, violent et illettré, s'inscrit pourtant dans une lignée de grands mémorialistes, et présente le nouveau visage d'une classe de moins en moins tournée vers les traditions du passé et de plus en plus vers les mutations inspirées par la classe des robins. Par ses préoccupations et sa nouvelle conception du monde, Monluc annonce déjà les transformations sociales qui verront le jour au XVIIème siècle.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction .....</b>	<b>1</b>
<b><u>Chapitre I: La noblesse française au XVIème siècle:</u></b> .....	
<b><u>une classe guerrière en mutation</u></b>	
<b>A) Nature de la noblesse .....</b>	<b>4</b>
<b>B) La guerre au XVIème siècle: fonction ou idéal de vie de la noblesse?....</b>	<b>10</b>
<b>C) Le nouveau visage de la noblesse.....</b>	<b>21</b>
<b><u>Chapitre II: Blaise de Monluc: la carrière militaire et</u></b> .....	
<b><u>les <i>Commentaires</i> (de l'épée à la plume)</u></b>	
<b>A) “Parvenir par les armes”.....</b>	<b>27</b>
<b>B) Les chemins de la gloire.....</b>	<b>31</b>
<b>C) Les guerres civiles: “Monluc, homme de sang” .....</b>	<b>38</b>
<b>D) Les <i>Commentaires</i>: la reconversion de Monluc.....</b>	<b>44</b>

<b><u>Chapitre III: Monluc réformateur, critique ou visionnaire.....</u></b>	<b>47</b>
<b>A) L'intention de Monluc.....</b>	<b>47</b>
<b>B) La noblesse et la guerre.....</b>	<b>56</b>
<b>C) La morale de Monluc.....</b>	<b>65</b>
<b>Conclusion.....</b>	<b>77</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>81</b>

J'aimerais remercier mon directeur de recherche, Mr Claude Sutto, pour son aide précieuse et ses conseils, ainsi que ma famille pour son soutien pendant toutes ces années d'étude. Merci enfin à Annie, pour ce qu'elle est.

## Introduction

À la fois marqué par le grandiose mouvement de la Renaissance culturelle, et par son attachement à certaines valeurs médiévales encore très présentes, le XVIème siècle est un siècle de transitions et de transformations. Époque qui a vu s'épanouir le courant humaniste qui, plus tard, conduira à la quête de la liberté et de la tolérance, elle est aussi le témoin de guerres religieuses féroces et fratricides qui ensanglantent une partie de l'Europe.

C'est dans le contexte d'un siècle à la fois contradictoire et cohérent que nous désirons nous pencher à travers cette étude, sur un personnage dont la vie est à l'image de ce siècle: Blaise de Monluc.

Héros des guerres d'Italie, fidèle serviteur des rois de France de François Ier à Henri III, chef catholique dans le sud-ouest du pays durant les premières guerres civiles, le Maréchal de France Blaise de Monluc, originaire de Gascogne, auteur des *Commentaires*, est un militaire haut en couleurs qui a marqué l'histoire tant par ses brillants faits d'armes que par ses mémoires. Le gascon turbulent, le soldat inépuisable assoiffé de gloire, a connu la notoriété grâce à ses succès militaires, puis a souffert d'une mauvaise réputation pendant près de quatre siècles avant de sortir de l'ombre grâce aux travaux de Paul Courteault. Longtemps considéré comme un guerrier cruel et sans pitié à cause des mémorialistes protestants du XVIIème siècle, et des historiens du XVIIIème siècle tels que d'Auvigny et son livre *Les vies des hommes illustres de la France depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent* (1745), et Anquetil avec son ouvrage intitulé *L'esprit de la ligue ou Histoire politique des Troubles de la France pendant les XVIème et XVIIème siècles* (1767), il aura fallu attendre les historiens du XXème siècle pour que la lumière soit en partie faite sur ce fougueux gascon. Lui-même a largement contribué à l'édification de ce mythe du féroce capitaine en se vantant des pires crimes contre les protestants, inventés, pour la plupart, afin d'accentuer son image de guerrier intraitable et autoritaire. Avec les ouvrages de Courteault, Sournia , Le Gras ou encore Pierre

Michel, Monluc est redevenu un sujet de recherche. La plupart de ceux qui lui ont consacré une étude se sont penchés sur sa carrière militaire, et récemment, c'est la double carrière de Monluc qui a intéressé les chercheurs. En épousant successivement les carrières de militaire et d'écrivain, Monluc a appartenu à cette noblesse polyvalente qui a marqué son époque. Par sa destinée et sa reconversion tardive dans les lettres, il peut être associé à certains grands noms du XVIème, tels que François de La Noue, Brantôme ou encore Castelnau. On peut voir aussi des rapprochements possibles avec Montaigne et son oeuvre, tant Monluc fut un écrivain doué.

Monluc va évoluer dans une société marquée par de profonds changements dans ses fondements et son organisation, inspirés par l'humanisme. Homme d'action profondément attaché aux valeurs médiévales et aux vertus chevaleresques, il va devoir affronter une nouvelle vision de la noblesse apportée par les robins, celle de la noblesse d'office. Il va assister, impuissant, à la mutation de cette classe militaire qui lentement perd de son influence et de sa puissance.

Animé par un désir de parvenir par la voie des armes, voie royale à ses yeux, il va être de tous les combats pour accentuer son caractère guerrier, en opposition à la Robe, qui lui oppose la plume. Il revendiquera son appartenance à la noblesse d'épée dont il est convaincu de la supériorité et assurera toutefois sa renommée par l'écriture de ses mémoires.

Dans ce présent mémoire, nous nous intéresserons à l'évolution de la pensée de Monluc à travers l'imposant récit de sa vie qu'il nous a laissé et intitulé *Commentaires* en souvenir de Jules César qui fut à ses yeux le plus brillant des capitaines. Nous verrons dans un premier temps les différentes mutations qui s'opérèrent au sein de la noblesse d'épée à laquelle il appartenait, classe longtemps considérée comme figée et obscurantiste qui fut largement redéfinie lors des deux dernières décennies par les historiens tels qu'Arlette Jouanna, afin de mieux comprendre l'attitude de la gentilhommerie face aux transformations sociales. Nous replacerons ensuite Monluc au sein de cette classe, et rappellerons sa longue et

brillante carrière dans les armées du roi, dans le contexte des guerres d'Italie et des conflits religieux. Puis, nous mettrons en évidence le bouleversement intellectuel que Monluc a vécu à la fin de sa vie et qu'il a laissé transparaître dans chaque page de ses mémoires. Finalement, nous montrerons comment s'est accompli le passage de l'homme de guerre à l'homme de lettres chez ce militaire de métier si peu cultivé et nous tenterons ainsi de montrer l'importance de l'impact du courant humaniste sur sa vision du monde et de la société.

Nous tâcherons également de faire ressortir de cette étude un visage plus modéré de Monluc, en donnant une égale importance à ses deux carrières distinctes à la fois contradictoires et finalement liées, l'une étant la continuation de l'autre. Par ses critiques, observations et commentaires sur ce qui l'entoure et le touche, nous essaierons enfin de montrer quelle était sa compréhension de sa société, sa lente assimilation à son siècle, et son appréciation des différents tournants de son époque, qu'ils soient politiques, sociaux ou religieux.

## Chapitre I: La noblesse française au XVIème siècle: mutation d'une classe guerrière

### A) Nature de la noblesse

Il est clair dans les esprits de la Renaissance que la noblesse est avant tout synonyme de vertu, et qu'elle suppose une manière d'être et de se comporter. Elle est le second des trois ordres entre lesquels se divise la société et elle est sujette au XVIème siècle à de profondes mutations dans sa nature même et dans sa vocation.

Au début du XVIème siècle en France, on compte 30000 à 40000 familles nobles (soit 150000 personnes), ce qui représente 1% de la population. Bien que minoritaire en nombre, elle constitue par ses privilèges et sa puissance, le sommet de la hiérarchie du royaume. Mais comme l'explique Arlette Jouanna dans son livre *Le devoir de révolte*, il est difficile de définir clairement la noblesse française au XVIème siècle. Plus que la naissance, les privilèges fiscaux, le port de l'épée ou le droit de justice<sup>1</sup>, la noblesse peut-être définie par son mode de vie et l'aspect fondamental de la réputation. Ainsi, au XVIème siècle, deux éléments peuvent établir la noblesse: la naissance ou la preuve d'une lignée, d'une race ancienne (quatre degrés d'ascendance) et la conformité au style de vie établi. Le noble dérogeait lorsqu'il s'adonnait à des activités considérées comme viles (travailler pour gagner sa vie était indigne). Cela étant dit, cet ordre (ou cette classe) qui se définit lui-même par opposition à la roture et qui est animée par un même idéal de vie, s'avère être très hétérogène.

Des ouvrages tels que le *Bréviaire des nobles* d'Alain Chartier, ou encore *Le jardin des nobles* d'Yvon du Fou rappellent aux nobles le comportement à suivre. Quatre vertus reviennent le plus souvent: la magnanimité, la libéralité, la loyauté et la

---

<sup>1</sup> Arlette Jouanna, *Le devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'État moderne, 1559-1661*. Paris, Fayard, 1989. p18

courtoisie. L'épée est le symbole de la vocation des armes. *Le courtisan* de Balthasar Castiglione (1528) rappelle les qualités que le noble doit adopter en société. La grâce est la qualité la plus importante du gentilhomme lorsqu'il n'est pas sur les champs de bataille. Ce livre, très populaire au XVIème siècle, s'adresse principalement aux courtisans. De plus, la législation royale insiste sur la nécessité de ne pas déroger sous peine de retomber (temporairement ou définitivement selon le cas) dans la roture. La culture de la terre (travail manuel) ne fait pas déroger si cette terre appartient au gentilhomme. En revanche, le travail manuel des artisans est l'activité dérogeante par excellence tout comme le commerce. Dans son *Quatrième traité*, Jean Bacquet définit ainsi la notion de vie noble:

*“Suivre les armes, aller aux guerres, mesmes avoir en charge de compaignees, avoir esté Capitaines, Lieutenans, Enseignes, Guidons, hommes d'armes, hanter les gentilshommes, porter habits de gentilshommes, leurs femmes porter habits de Damoiselles, et faire autres actes de nobles, sans avoir esté assis à la taille”*<sup>2</sup>.

Cette citation évoque une vie de luxe. Finalement, pour reprendre les mots de David Rivault de Fleurance, c'est la vie noble qui fait le noble<sup>3</sup>.

Dans l'esprit de la noblesse du XVIème siècle, l'idée de naissance et d'appartenance à une race privilégiée et supérieure est très vive et unanime. Au début du XVIème siècle, le mot “lignage” signifie race. Cette appartenance à une race noble suggère une prédisposition à la vertu. À cela s'ajoute la notion d'hérédité de ces qualités. Du Bellay, dans l'*Ample discours au Roy sur le faict des quatre estats du Royaume de France* rédigé en 1559, exprime explicitement son idée de pureté de la race: “...Nous sommes si soigneux de conserver la race,

*Combien plus doit un Roy soigneusement pourvoir  
à la race, qui est son principal pouvoir?”*<sup>4</sup>

Cette hiérarchie sociale place les meilleurs(les nobles) au sommet sous les regards de

---

<sup>2</sup> Arlette Jouanna, *La France du XVIème siècle. 1483-1598*, Paris, P.U.F, 1996. pp65-66

<sup>3</sup> Ibid, p66.

<sup>4</sup> Ibid, p69.

tous, selon un idéal qui façonne la société de la Renaissance. Si cette idée de race évolue au cours du XVIème siècle, elle demeure encore très forte au XVIIème siècle notamment dans la pensée de Saint-Simon<sup>5</sup>.

À l'image de la société du XVIème siècle, la noblesse est hiérarchisée. Au sommet de celle-ci brille un groupe puissant constitué par les grands lignages du royaume. Par leurs possessions terriennes et l'importance de leurs charges, ils ont un horizon national et même international<sup>6</sup>. Il s'agit d'abord de ceux que l'on appelle princes du sang. Ils représentent en théorie, l'ensemble des descendants mâles d'Hugues Capet, mais en pratique ceux de St Louis, aptes à succéder à la couronne de France. Les principaux princes du sang sont les *Valois* auxquels succéderont les *Bourbons*. Suivent ensuite les princes étrangers dont les plus puissants furent les *Guise*, les *Clèves*, les *Rohan* et les *Gonzague*. Puis, les grands lignages dont le plus puissant est sans aucun doute celui des *Montmorency* dont la noblesse est attestée depuis le Xème siècle. Le représentant le plus célèbre de ce lignage est le connétable Anne de Montmorency (1493-1567) qui joua un rôle de première importance sous les règnes de François Ier et d'Henri II. On retrouve ensuite les *La Trémoille*, les *Albret*, les *La Rochefoucauld* et les *Gouffier* ou encore les *Chabot*<sup>7</sup>.

Au dessous de cette fine fleur de la noblesse, on retrouve la moyenne noblesse. Beaucoup de ces familles gèrent leur domaine familial et d'autres s'emploient dans l'armée comme Monluc ou Bayard, dans l'Église, ou encore dans la Robe comme le fit Noël du Fail après avoir connu lui aussi l'aventure italienne. Bayard demeure le meilleur exemple de cette noblesse. Il est parvenu au sommet par son seul service dans les armées du roi. C'est aussi le cas de Monluc dont le grand-père, comme il le

---

<sup>5</sup> Arlette Jouanna a consacré une étude détaillée à la conception de la race dans la gentilhommerie française au XVIème siècle, intitulée *L'idée de race en France*. En utilisant de nombreuses sources, l'auteur a mis en évidence la volonté de la noblesse d'épée de conserver cette particularité qui la distingue.

<sup>6</sup> Arlette Jouanna, *La France du XVIème siècle. 1483-1598*. Paris, P.U.F., 1996. p72.

<sup>7</sup> Arlette Jouanna, op.cit., p76.

rappelle dans ses *Commentaires*, n'avait laissé à la famille qu'une rente annuelle de 800 ou 1000 livres. Puis, au bas de la hiérarchie, beaucoup plus modeste, la petite noblesse. Elle vit simplement du revenu de ses terres. Le sieur de Gouberville, gentilhomme du Cotentin, est le représentant le plus célèbre de ces nobles que l'on appellera plus tard, les hobereaux.

C'est donc tout un monde qui sépare les Montmorency des Gouberville. Cependant, ils font partie de la même classe sociale caractérisée par la vertu belliqueuse et animée encore au XVIème siècle par l'idéal chevaleresque directement issu du Moyen-âge.

La conception que l'on a de la noblesse au XVIème siècle se limite au domaine militaire<sup>8</sup>. Pour être noble et reconnu comme tel, il fallait se battre. François de l'Alouette voyait la noblesse comme une vocation à la pratique de la vertu<sup>9</sup>. Jean de Bueil, homme de guerre du XVème, écrivit dans son autobiographie romancée *Le Jouvencel*:

*“C'est joyeuse chose que la guerre, quant on voit sa querelle bonne et son sang bien combattre, la larme en vient à l'ueil...”*<sup>10</sup>

Quant à Montaigne, qui se considère d'abord comme un gentilhomme (c'est à dire un militaire) plutôt qu'un écrivain, il dit dans les *Essais*:

*“La forme propre, et seule et essentielle de noblesse en France, c'est la vacation militaire”*<sup>11</sup>.

Le guerrier des Xème-XVèmes siècles menait une vie de combats permanents. Sa jeunesse le préparait au combat et une fois adulte, il passait sa vie sur les champs de bataille. En temps de paix, ses divertissements favoris étaient les tournois et la chasse,

---

<sup>8</sup> Ellery Schalk, *L'épée et le sang. Une histoire du concept de noblesse (vers 1500-1650)*. Champ Vallon, 1996, p13.

<sup>9</sup> Ibid, p15.

<sup>10</sup> Cité par Norbert Élias, *La civilisation des mœurs*, Calman-Lévy, Paris, 1973. p285.

<sup>11</sup> Montaigne, *Les essais*, Flammarion, Paris, 1969. Livre II, Chapitre VII, p384.

exercices militaires par excellence. Les traditions médiévales dessinent ainsi les traits d'un homme de guerre: courage, panache, témérité, libéralité, générosité et foi profonde<sup>12</sup>. Le Moyen-âge avait l'idée que seuls les hauts faits d'armes permettaient l'accession à une position dominante<sup>13</sup>. Il y avait donc dans les esprits, un lien étroit entre carrière militaire et réussite sociale. La noblesse guerrière menait alors une vie encadrée par les codes de la chevalerie tels que l'honneur, la bravoure et la vaillance. Ce sont les vertus dominantes de la noblesse d'épée qui guidaient avec rigueur la vie du gentilhomme. Le champ de bataille était en ce sens, le théâtre idéal de la vie du gentilhomme et des exploits chevaleresques. Mourir au combat, au "lit d'honneur", verser le sang (symbole alors extrêmement important pour la noblesse) pour son prince était une pensée très présente dans l'esprit chevaleresque. L'épée devient l'outil de cet idéal et le gardien de ce qu'il y a de plus cher à ses yeux: l'honneur. Car l'honneur constituait au Moyen-âge un idéal humain d'épanouissement physique et moral. Alain Chartier dit à ce propos dans son *Bréviaire des nobles*:

*"Hault honneur est le thrésor de noblesse<sup>14</sup>..."*

Le XVIème siècle, nous l'avons dit, fut très imprégné de cet idéal chevaleresque que le Moyen-âge avait laissé en héritage. La littérature relatant les plus grands faits d'armes qui fascina des générations de gentilshommes, contribua largement à diffuser cet idéal. Les exploits guerriers y étaient sublimés, voire même amplifiés et ainsi des guerriers devenaient facilement des légendes. Ces récits d'aventures nourrissaient l'imaginaire des gentilshommes et troublaient la gent féminine. Beaucoup de ces récits (ceux de Froissart, Monstrelet, Chastellain...) circulèrent à la cour de François Ier et Henri II et contribuèrent à diffuser le mythe de la guerre courtoise. Rien d'étonnant donc si un personnage comme Bayard jouit, surtout après sa mort, d'une popularité immense aux quatre coins du royaume, à tel point que le chevalier "sans

---

<sup>12</sup> « L'homme de guerre au XVIème siècle . Actes du Colloque de l'association RHR Cannes 1989. Publication de l'Université de Saint Étienne, St Étienne, 1992. p26.

<sup>13</sup> Ellery Schalk, op.cit., p25.

<sup>14</sup> Alain Chartier, *Les oeuvres*. Slatkine reprints, Genève, 1975. p583.

peur et sans reproche” deviendra une légende et un véritable modèle pour toute la noblesse d’épée. Par ses vertus glorifiées par son premier biographe et aussi secrétaire (le *loyal serviteur*), Bayard prolongea dans la première moitié du XVIème siècle, l’idée de la spécificité guerrière de la noblesse. Puis les guerres d’Italie, comme nous le verrons plus loin, permirent à la noblesse de rêver aux beaux faits d’armes, aux exploits personnels et donnèrent un regain de vitalité aux traditions chevaleresques.

## B) La guerre au XVIème siècle: fonction ou idéal de vie de la noblesse?

*“La noblesse est née dans les armes,  
elle s’augmente de l’exercice de la guerre”*  
(La Roque, *Traité de la noblesse*)<sup>15</sup>

Si aux yeux de la noblesse du XVIème siècle, la guerre est un idéal de vie qui lui est propre, tous les gentilshommes ne font pas carrière dans l’armée et tous ne passent pas leur vie sur les champs de bataille comme Bayard ou Monluc. En effet, sous les règnes des derniers Valois, un noble sur cinq ou six seulement (selon les statistiques des historiens qui se sont penchés sur la question) participait aux entreprises militaires et payait l’impôt du sang<sup>16</sup>. La création d’une armée nationale et permanente au service du roi dans la deuxième moitié du XVème siècle, permit à la vocation militaire de la noblesse de s’affirmer et renforça l’idée dans l’opinion publique que la guerre était le genre de vie qui convenait le mieux à la noblesse (il y a là des similitudes avec la noblesse espagnole)<sup>17</sup>. Ainsi, au XVIème siècle, les gentilshommes ne font pas de la guerre leur fonction mais plutôt un art de vivre et de mourir. Selon la tradition chevaleresque, l’épée indique une vertu et non un métier<sup>18</sup>.

Cette noblesse est fortement animée par l’idéal chevaleresque très présent dans l’esprit du roi François Ier que l’on appelait aussi le “roi soldat”. Elle dirige sa vie selon ce modèle et agit en fonction des vertus qui lui sont propres. Montaigne, que l’on connaît davantage pour ses écrits que pour ses faits d’armes, affirme que le courage guerrier doit-être considéré comme la meilleure des qualités humaines, et dit-il:

---

<sup>15</sup> Cité par André Corvisier, « La noblesse militaire. Aspects militaires de la noblesse française du XVème et XVIIIème siècles », *Histoire sociale*, 1978, p336.

<sup>16</sup> Jean-Marie Constant, *La noblesse française aux XVIème et XVIIème siècles*, Paris, Hachette, p168.

<sup>17</sup> Arlette Jouanna, *Le devoir de révolte...*, op.cit., p43.

<sup>18</sup> André Corvisier, « La noblesse française. Aspects militaires de la noblesse française du XVème au XVIIème siècle. État des questions. » *Revue d’histoire sociale*, 1978, p351.

*“Il n’est occupation plaisante comme la militaire; occupation et noble en exécution(car la plus forte, généreuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance) et noble en sa cause...”<sup>19</sup>*

Brantôme renchérit sur ce thème en affirmant que la vocation militaire est chez les nobles un don héréditaire, et que seule l’expérience militaire fait le bon guerrier<sup>20</sup>. Pour Champier, auteur du XVIème siècle, le maniement des armes et le courage au combat constituent la meilleure définition de la vertu<sup>21</sup>. Pierre de la Place, en 1561, précise que la vertu, surtout la vertu au combat forme la base de la vocation de la noblesse<sup>22</sup>. Donc, la fonction principale de la noblesse, s’il en est une, est d’agir conformément à la vertu, c’est à dire avec courage, vaillance, droiture, fidélité (vocabulaire alors très fréquent dans les écrits des nobles). Ce mode de vie procure aux gentilshommes un réel plaisir et un sentiment de vie intense. Sur le champ de bataille, Monluc décrit ainsi l’ivresse que le combat lui procure:

*“Il me sembloit en ces banquets, que mon corps ne pesoit pas une once et que je ne touchois pas en terre”<sup>23</sup>.*

Le plaisir de se battre que ressentent les gentilshommes sur les champs de bataille est réel mais il peut également s’expliquer, comme nous le verrons plus loin, par le sens aigu de l’honneur qui dirige cette noblesse en quête de gloire et de renommée.

Une des raisons qui motive le gentilhomme à faire la guerre et à s’engager corps et âme dans le conflit est l’ambition de réussite sociale. En effet, un fils qui tentait de faire carrière dans les armes pouvait apporter au lignage, la renommée et les alliances avec des grandes familles, chose alors très importante pour les petites familles menant

---

<sup>19</sup> Cité par Arlette Jouanna, *L’idée de race en France au XVIème siècle et au début du XVIIème siècle*, Presses universitaires de Montpellier, 1981, Tome I, p323.

<sup>20</sup> André Corvisier, *Le Soldat, la stratégie et la mort*. Paris, Economica, 1989. p34.

<sup>21</sup> Ellery Schalk, op.cit., p31.

<sup>22</sup> Pierre de la Place, *Traité de la noblesse*, Paris, 1561. p 32.

<sup>23</sup> Blaise de Monluc, *Les Commentaires. Édition critique publiée et annotée par Paul Courteault.*, Paris, Librairie Alphonse Picard, 1913, Livre II, p245.

une vie très austère<sup>24</sup>. Rappelons que cette classe est encore au XVIème siècle, profondément animée par l'idéal chevaleresque. La guerre est aux yeux de tous, l'art de vivre par excellence de la noblesse puisqu'elle lui permet de pratiquer ses vertus. C'est à la guerre que les gentilshommes acquièrent l'honneur, véritable source de jouissance pour une classe à la recherche de sensations fortes. C'est l'honneur encore qui guide cette noblesse et qui donne un sens à sa vie. En ce sens, les guerres d'Italie furent une immense source de gloire, de réputation et d'honneur pour la noblesse française. Pour beaucoup d'entre eux, le désir de réussir et de se distinguer passait avant la volonté de servir le roi. En échange de ses privilèges, cette classe doit payer l'impôt du sang. Quelque soit le motif de son engagement dans le conflit, le gentilhomme livre bataille avec passion et acharnement dans une Europe alors constamment en état de guerre.

Dans la société du XVIème siècle, il y a autant d'honneurs (au sens de qualités estimables) que d'états de la vie humaine<sup>25</sup>. Par exemple, l'honneur du tailleur est de faire un bel habit, celui du juge, de bien juger, et celui du soldat de combattre valeureusement. Le mot honneur désigne alors un modèle de comportement<sup>26</sup>. Dans le cas du gentilhomme, le mot honneur évoque un modèle de conduite en société très exigeant, ou encore une loi à laquelle il faut se soumettre. C'est sans aucun doute Alain Chartier dans son *Bréviaire des nobles* qui définit le mieux ce que l'honneur pouvait représenter aux yeux de la noblesse du XVIème. L'ouvrage composé dans le premier quart du XVème siècle sous forme de poème, nomme les douze vertus qui font la noblesse. L'honneur est la première de ces vertus:

*“Hault honneur est le thrésor de noblesse  
...son seur conduit, sa guide, son adresse*

---

<sup>24</sup> « L'homme de guerre au XVIème siècle », op.cit., p25.

<sup>25</sup> L'état signifie ici la position d'une personne au sein d'une unité sociale donnée.

<sup>26</sup> Arlette Jouanna, *La France du XVIème siècle*, op.cit., p603.

*...et le miroir où il se doit mirer*<sup>27</sup>

Ce sens de l'honneur va guider la noblesse dans ses actions et devenir une véritable obligation à laquelle il ne fallait pas faillir<sup>28</sup>. C'est ce qu'on appelle faire "profession d'honneur", donc agir essentiellement pour acquérir de la réputation et de la dignité, selon le modèle admis. L'honneur qui fut un modèle d'action très puissant, a servi aux gentilshommes à bâtir leur réputation:

*"Car nos vies et nos biens sont à nos roys, l'âme est à Dieu et l'honneur à nous; car sur mon honneur mon roy ne peut rien"*<sup>29</sup>.

Dans ces quelques mots, on réalise toute la puissance de l'honneur pour le gentilhomme. Même le roi qu'il vénère, ne peut lui ôter cette précieuse richesse. Sa vie entière est menée en fonction de cette vertu. Il parle de ce qu'il appelle sa "belle robe blanche" avec une ferveur exaltée qui évoque le langage de l'amour<sup>30</sup>. Mais si tous pensent comme Symphorien Champier que "*l'honneur vault mieux que deniers ne or ne argent sans nulle comparaison*"<sup>31</sup>, la quête de l'honneur et de la réputation passe bien avant le service du roi.

Au début du XVIème siècle, cette noblesse se reconnaît dans son roi François Ier qui en 1525 à Pavie préféra charger vêtu de sa plus brillante armure, plutôt que d'utiliser les canons. L'acte héroïque est beau mais fatal dans cette époque où l'armement fait de gros progrès. Au soir de la défaite qui a coûté la vie à la fine fleur de la noblesse française dont Bonnivet, La Trémouille et La Palice, il trouve les bons mots dans une lettre qu'il écrit à sa mère Louise de Savoie: "*Madame, j'ai tout perdu fors l'honneur et la vie qui m'est sauve*".

---

<sup>27</sup> Alain Chartier, op.cit.,p583.

<sup>28</sup> Arlette Jouanna, « La notion d'honneur ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1968, p604.

A.Jouanna a consacré de nombreux travaux à la notion d'honneur. Cet article vise à définir les différents types d'honneur dans la société du XVIème siècle.

<sup>29</sup> Blaise de Monluc, op.cit., livre II, p169.

<sup>30</sup> Arlette Jouanna, « L'honneur perdu de la noblesse », *L'Histoire*, 1984, numéro 73, décembre 1984. p59

<sup>31</sup> Arlette Jouanna, « La notion d'honneur », op.cit., p598.

La noblesse compensera la perte de son efficacité militaire face aux progrès de l'artillerie par le recours à l'honneur. Agir en fonction de l'honneur, c'est donc être vaillant et brave sur les champs de bataille. C'est la force de caractère du gentilhomme qui s'exprime par la prouesse. L'honneur ainsi sauvegardé, le gentilhomme peut se faire une place dans la société et assurer la réputation de son nom. Par conséquent, la perte de l'honneur signifie la mort civile, ce qui est pire que la mort. En ce sens, on peut voir que la réputation comptait davantage que la vertu.

Les guerres d'Italie qui réveilleront l'idéal de la guerre courtoise issu du Moyen-âge, seront aux yeux de la noblesse, un paradis chevaleresque où tous les rêves de gloire et d'honneur sont possibles. Elles permettront de nombreux exploits guerriers, preuves par excellence de noblesse. À travers tous les conflits qui animent l'Europe, les gentilshommes revendiquent leur appartenance à une race, une classe à part, en pratiquant la guerre courtoise qui leur permet par ses rites et ses coutumes, d'unir toute la noblesse européenne. On combat donc pour la recherche de l'honneur, pour la pratique de la vertu et aussi en fonction d'un sentiment d'appartenance à une classe privilégiée qui dirige la société. Les théâtres de guerre au XVIème siècle sont nombreux. Il est donc très facile pour le noble avide de combats d'assouvir sa passion pour la guerre.

Ce sont d'abord les guerres d'Italie qui se déroulent de 1494 à 1559, qui occupent cette noblesse européenne. L'Italie est par excellence le pays des beaux coups d'épée<sup>32</sup>, et le théâtre des combats pour la suprématie européenne entre Valois et Habsbourg. Elle représente pour la noblesse d'épée, l'idéal de la guerre, le paradis guerrier qui procure la jouissance aux combattants et éventuellement la renommée. Elles vont permettre, à plusieurs générations de gentilshommes, les rêves de gloire les plus fous. Mais lorsque la paix s'installe par intermittence, puis définitivement en 1559, les gentilshommes s'adonnent avec passion à la chasse et aux tournois. Ces occupations qui sont de bons exercices pour le militaire, ne le contentent pas longtemps et c'est pourquoi le gentilhomme n'hésite pas à aller chercher la guerre à

---

<sup>32</sup> Colonel J.Reval, *Histoire de l'armée française*, Paris, Larousse, 1924. p64.

l'étranger et notamment contre le Turc qui reste au XVIème siècle, une sorte d'ennemi héréditaire<sup>33</sup>.

L'Italie du début du XVIème fait rêver le gentilhomme pour qui la guerre est une fête, un "passe-temps", un beau jeu qui permet de conquérir la réputation et de vivre plus intensément. Monluc décrit la guerre dans ses *Commentaires* comme étant une nécessité vitale, un milieu nourricier indispensable à son épanouissement personnel.

Charles VIII, Louis XII et François Ier qui avaient en commun l'esprit de chevalerie, entretenaient les guerres en Italie, car en plus des intérêts politiques de la France, ils désiraient occuper leur noblesse avide d'exploits. Brantôme résume très bien cette idée en rappelant les paroles d'Armand de Gontaut à son fils:

*"Il faut toujours labourer et cultiver la guerre comme l'on faict un beau champ de terre; autrement, ceux qui l'ont labourée et puis la laissent en friche, ils meurent de faim"*<sup>34</sup>.

Les guerres d'Italie sont la première préoccupation des rois de France. Cependant, leurs motivations sont différentes. Pour Charles VIII, il s'agit de quasi-croisades. Pour Louis XII, il s'agit de la récupération d'un héritage et pour François Ier, c'est la quête de la gloire ainsi que la place de la France dans le nouvel équilibre européen. De 1494 à 1516, les ambitions françaises visent le royaume de Naples et le duché de Milan qui constituent une position clé en Méditerranée. Pour Charles VIII, la conquête de Naples est une étape sur le chemin de Jérusalem. Il réclamait le royaume de Naples légué à son père Louis XI par Charles du Maine. Louis XII, quant à lui, avait des prétentions sur le duché de Milan (sa grand-mère était Valentine Visconti) qui s'achevèrent avec la défaite française à Ravenne en 1512. François Ier commence une lutte acharnée contre son rival Charles Quint. Ce dernier s'oppose à la montée en puissance de la France, trop dangereuse pour l'équilibre européen. Henri II prend la suite de son père en Italie, mais abandonne les conquêtes italiennes après le désastre

---

<sup>33</sup> Arlette Jouanna, « L'honneur perdu de la noblesse », op.cit.,p58.

<sup>34</sup> Brantôme, *Oeuvres complètes*, Paris, Renouard, 1864-1882, tome V, p158.

de St Quentin et signe la paix de Câteau-Cambrésis en 1559, afin de s'occuper du problème grandissant que constituent les réformés.

Aux yeux de la noblesse fortement imprégnée de l'idéal guerrier, le Piémont et le Milanais permirent toutes les ambitions et les rêves de gloire et d'honneur de la noblesse. On voit ainsi en 1555, à Volpiano, le duc d'Enghien, Condé et Nemours qui n'avaient pourtant aucune charge dans l'armée, abandonner la Cour pour se précipiter en Italie, parce que le bruit courait qu'une belle bataille allait s'engager<sup>35</sup>.

Héritiers de Du Guesclin (1315-1380) qui s'illustra durant la guerre de Cent ans aux côtés de Charles V, certains gentilshommes deviendront des héros grâce aux guerres d'Italie. C'est le cas notamment de Gaston de Foix, commandant en chef de l'armée française et stratège de génie de Louis XII, qui fut le héros de la bataille de Ravenne en 1512 durant laquelle il périt alors qu'il était âgé de 23 ans et déjà couvert de gloire. Mais le plus illustre de ces héros est sans aucun doute Pierre Terrail, seigneur de Bayard, le chevalier "sans peur et sans reproche". Issu de la moyenne noblesse, les guerres d'Italie sont pour lui l'occasion de promotions flatteuses. Par ses hauts faits d'armes et sa fin glorieuse en 1524, Bayard deviendra une véritable légende et un exemple à suivre pour toute la noblesse d'épée. Blaise de Monluc, comme bien d'autres, rêvait à une telle destinée. Mais déjà, même en Italie, les exploits personnels dont raffolent les gentilshommes (et qui causent parfois des problèmes de discipline au sein de l'armée) tendent à disparaître face aux progrès techniques de l'armement.

Avec la paix de Câteau-Cambrésis en 1559, la mort d'Henri II et le début des guerres civiles qui vont ensanglanter la France, les motifs des combats des gentilshommes ne seront plus les mêmes. Ces guerres religieuses et fratricides vont être nourries par des querelles internes, des désirs de vengeance personnelles et un attrait pour l'enrichissement. On est alors bien loin des guerres d'Italie qui avaient accentué la spécificité guerrière de la noblesse. Dans la préface des *Commentaires* de

---

<sup>35</sup> Jean-Marie Constant, *La noblesse française aux XVIème et XVIIème siècles*, op.cit., p13.

Blaise de Monluc, Jean Giono donne le ton de cette époque:

*“Le Milanais a dû être son Far-west (et Bayard un Buffalo-Bill). Il était beau de rêver à des Lombardies retentissantes de bombardes, pendant qu’on traînait ses guêtres dans la solitude et le crottin”<sup>36</sup>.*

À la bataille de Ravenne en 1512, après avoir perdu trente hommes d’un coup de canon, Fabricio Colonna s’écrie:

*“Faut-il que (...) nous nous fassions ainsi tuer à coups de canon, sans débattre nos vies vaillamment!”<sup>37</sup>*

La noblesse française constate amèrement dès le début des guerres d’Italie en 1494, les progrès de l’artillerie et la nouvelle puissance des armes à feu. Dès lors, la guerre chevaleresque ou courtoise fait place à la guerre stratégique. La guerre change de visage. Elle est de moins en moins affaire de prouesses individuelles. La poudre à canon affirme sa suprématie sur les champs de bataille et bouleverse les traditions du combat. La France semble suivre à regret les perfectionnements des armes à feu<sup>38</sup>, et ne s’y adapte que lentement puisqu’elle voit disparaître les fondements de la supériorité chevaleresque. L’exemple de la défaite de François Ier à Pavie est très significatif de la perte d’efficacité de la cavalerie. Les premiers canons apparus au XIV<sup>ème</sup> siècle qui étaient peu précis et tiraient des boulets de pierre à faible portée, sont à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, beaucoup plus efficaces grâce notamment à l’adoption des boulets de métal et de l’affût, instrument qui permet de varier la portée.

Plus que l’évolution des mentalités, les progrès techniques de l’armement mettront un terme à la guerre courtoise qui prenait ses origines au Moyen-âge. Monluc qui a toujours eu une préférence pour ses premières armes (arbalète, lance, pique et poignard) malgré son excellente maîtrise des armes à feu, a vite pressenti les lois de la

---

<sup>36</sup> Blaise de Monluc, préface, op.cit., p12-13.

<sup>37</sup> Cité par Arlette Jouanna, « L’honneur perdu de la noblesse ». L’Histoire, 1984, numéro 73, décembre 1984. p12.

<sup>38</sup> Colonel J.Reval, *Histoire de l’armée française*, Paris, Larousse, 1929. p67.

stratégie moderne<sup>39</sup>.

Cependant, les temps changent. Nous l'avons dit, avec la fin des guerres d'Italie et les problèmes religieux grandissants, la nature de la guerre se transforme. Les causes sont plus profondes et plus malsaines. On ne combat plus pour les beaux faits d'armes, mais pour l'enrichissement et la vengeance.

Les guerres civiles vont marquer la fin d'une époque dorée de la guerre courtoise. La France devient alors le théâtre d'horreurs et de brutalités commises au nom de la religion. La guerre qui donne lieu à tous les excès et tous les abus d'un côté comme de l'autre, puise ses origines dans la politique et la recherche du pouvoir. De plus, les guerres de religion entraînent un changement des valeurs de l'honneur. Elles sonnent le glas du mythe de la courtoisie de la guerre<sup>40</sup>. La sauvagerie des conflits internes devient évidente pour tous. L'ensemble de ces facteurs contribue à diminuer le prestige de la noblesse d'épée.

Les guerres d'Italie qui ont occupé la France pendant plus de cinquante ans, ont montré un certain besoin de la noblesse de justifier son caractère guerrier. Mais déjà, les gentilshommes guerriers vont devoir, après les guerres d'Italie, se battre contre le nouvel idéal noble que répandent les robins. C'est le cas de Sully qui affirme que la vraie gloire ne s'acquiert que par les armes<sup>41</sup>. Au XVIème siècle, cet idéal guerrier tend à disparaître. L'idéal de vaillance de la noblesse est remis en question, de même que sa justification militaire perd de sa valeur.

La noblesse de robe (l'expression apparaît en 1602) désigne soit les familles qui doivent leur anoblissement à un office, soit l'ensemble de ceux qui ont un office et sont nobles. Les robins, qui sont de plus en plus nombreux en ce siècle où

---

<sup>39</sup> Léon Feugère, *Les femmes poètes au XVIème siècle*, Slatkine reprints, Genève, 1969. p337.

<sup>40</sup> Arlette Jouanna, « L'honneur perdu de la noblesse », op.cit., p61.

<sup>41</sup> Arlette Jouanna, *L'idée de race...*, op.cit., p337.

l'anoblissement est très fréquent, et qui ont su s'infiltrer dans le second ordre, affirment que leur vertu est tout aussi estimable que celle de la noblesse d'épée qui, ainsi menacée, va tenter de sauvegarder ses valeurs anciennes<sup>42</sup>. Ils veulent que leur noblesse acquise par les offices soit aussi honorable que celle acquise par les exploits guerriers. La gentilhommerie ainsi troublée par l'évolution de la société doit se remettre en question face au nouveau modèle de comportement noble qui s'impose, celui du service civil du roi, effectué par des clercs, des hommes de robe. En apportant un idéal de vie nouveau, basé sur la réussite par l'intermédiaire de la culture et des connaissances, elle met en péril la suprématie jusque là incontestée de la noblesse d'épée. La plume va alors s'opposer à l'épée.

En réaction à cette "poussée" de la Robe, la noblesse d'épée va accentuer son caractère militaire en revendiquant avec fierté sa vertu belliqueuse. Certains iront jusqu'à faire profession d'ignorance afin de bien se différencier des robins. Cette orientation des gentilshommes aura pour conséquence de scinder en deux parties distinctes la noblesse française: on trouvera d'un côté la noblesse d'épée, et de l'autre la noblesse de robe. La réussite de la Robe aura pour conséquence de pousser la noblesse d'épée à opter pour le paraître en vivant bien souvent, largement au dessus de ses moyens. Ce style de vie très coûteux entraînera un appauvrissement considérable de la noblesse, au profit de la Robe, qui elle s'enrichira.

L'idée que la noblesse d'épée percevait mal la culture, prévaut encore largement au milieu du XVIème siècle. Il s'agit de la volonté de cette noblesse de faire profession d'ignorance. Un homme tel que La Noue, militaire de carrière et pourtant cultivé et ouvert à la culture, est encore rare au milieu du XVIème siècle. Il fait partie des premiers à bénéficier des bienfaits de la nouvelle vague culturelle qui s'empare de l'Europe depuis le XVème siècle et que l'on appelle Humanisme. Monluc, quant à lui, pourtant proche à bien des égards de La Noue, ne s'ouvrira que tardivement à

---

<sup>42</sup> « L'homme de guerre au XVIème siècle ». Actes du Colloque de l'association RHR Cannes 1989. « Le chevalier Bayard » par J. Jacquart, Publication de l'Université de St-Étienne, 1992, p29.

cette nouvelle manière de concevoir la noblesse. En 1559, à la veille de la paix de Câteau-Cambrésis et du début des troubles religieux, il est encore clair dans les esprits des gentilshommes que le rôle de la noblesse est de porter les armes pour servir le roi. Le gentilhomme d'épée déteste les courtisans et les robins, ces hommes qui vivent loin des champs de bataille et du bruit des canons. Mais enfin, ce que l'Épée reproche à la Robe, c'est de faire diminuer petit à petit le prestige de la noblesse d'épée, déjà affaiblie par un mode de vie très coûteux. Les dettes contractées par cette noblesse le sont souvent au profit de la noblesse de robe qui elle s'enrichit et rachète les biens de la noblesse d'épée.

Monluc a conscience de la perte de puissance de la noblesse, et c'est pour cette raison qu'il s'oppose vivement à la Robe. Le guerrier acharné vit une époque où de nombreux changements s'opèrent et le laissent amer. Une nouvelle ère commence. Les mentalités évoluent, la société se transforme, un courant de pensée s'impose, l'Humanisme, et même la façon de faire la guerre change.

### C) Le nouveau visage de la noblesse

*“Joindre aux armes le savoir”*<sup>43</sup>(Ronsard)

En 1559, Henri II préoccupé par le phénomène de la Réforme et ne pouvant plus financer la guerre, met un terme à l’aventure italienne en signant la paix de Câteau-Cambrésis. En abandonnant les conquêtes italiennes durement gagnées, la France renonce à Naples, Milan, la Corse, la Savoie et le Piémont qui permirent à plusieurs générations de gentilshommes de mener une vie intense et de bâtir leur réputation par leurs faits d’armes. La noblesse déplore cette paix qui lui amène l’ennui et lui ôte la possibilité de prouver son utilité. Pour Brantôme, ce traité est une défaite humiliante pour la France et une insulte pour la noblesse:

*“En une heure, et par un trait de plume, fallut tout rendre et souiller et noircir toutes nos belles victoires passées, de trois ou quatre gouttes d’encre.”*<sup>44</sup>

Brissac, quant à lui, deux mois après la signature de la paix refusait encore d’exécuter les clauses. Brantôme compatit à la déception de cette noblesse qui se voyait dépossédée de son idéal, à savoir d’aller à la guerre, de se faire remarquer par sa bravoure afin d’obtenir une bonne récompense de son roi<sup>45</sup>.

La calamité suprême pour le gentilhomme est de mourir dans son lit. En ce sens, la paix est pour lui une catastrophe. Il se lance alors dans une quête obsessionnelle de la guerre qui l’entraîne partout en Europe (contre le Turc) et en Afrique. Lorsque les conflits religieux éclatent en 1560, nombre de gentilshommes s’y lancent corps et âme. Certains par conviction religieuse et beaucoup par désir d’aventure et de combats. Monluc critique aussi la paix de Câteau-Cambrésis parce qu’elle fut selon lui à l’origine des guerres civiles. Cependant, la guerre courtoise pratiquée lors des guerres d’Italie (mais déjà sur le déclin) disparaît avec la paix de 1559. La nature des

---

<sup>43</sup> Cité par Arlette Jouanna, *Ordre social...*, op. cit., p 155.

<sup>44</sup> Colonel J.Reval, op.cit., p77.

<sup>45</sup> Brantôme, *Vies des hommes illustres et grands capitaines français*, Tome III, p136.

guerres civiles n'étant plus la même, le gentilhomme ne se bat plus de la même manière. Les exploits chevaleresques font partie désormais d'une autre époque. Les guerres civiles sont des guerres religieuses, politiques et sociales. Dans la deuxième moitié du XVIème siècle, les gens de robe (gens de paix) vont lancer un assaut contre les militaires en prônant le retour à une paix durable.

Depuis le XVème siècle, le service civil des robins les oppose aux militaires, et ce phénomène va en s'accroissant au XVIème siècle. La Renaissance est une période favorable à l'ascension sociale et aux anoblissements qui renouvellent considérablement la noblesse<sup>46</sup>. En effet, au XVIème siècle, seulement 20% des lignages peuvent faire remonter leur noblesse à cent ans. L'intrusion de la noblesse de robe dans la société change les habitudes et le mode de vie de la noblesse traditionnelle. Contrairement à la noblesse d'épée, la Robe s'enrichit par ses activités. Elle devient rapidement une classe puissante qui rachète beaucoup de domaines à des gentilshommes endettés.

Ces hommes de plume qui servent le roi par leur savoir, portent la robe qui caractérise les gens de justice (robe noire ou rouge). Ce vêtement suggère la prudence, la modération et le goût de l'étude. Mais en plus de la fonction, la robe indique un modèle humain, un idéal social de compétence. Face à l'afflux important de roturiers dans les rangs de la noblesse, celle-ci prend conscience de ce problème de mobilité sociale qui s'effectue massivement entre 1570 et 1580, période durant laquelle les achats d'office se multiplient (certains obtiendront les lettres de noblesse en entrant dans l'aventure des guerres de religion qui font rage dans le dernier quart du XVIème siècle)<sup>47</sup>. La société est en train de se moderniser et la noblesse d'épée constate qu'elle s'est éloignée de la vertu de ses ancêtres. La vertu de la plume, instrument des robins par excellence, devient tout aussi honorable que la vertu de

---

<sup>46</sup> Arlette Jouanna, *La France du XVIème siècle*, op. cit., p88.

<sup>47</sup> Jena-Marie Constant, op.cit., pp108-109.

l'épée. Il n'est plus obligatoire de vivre l'épée à la main pour réussir. L'idée d'un gentilhomme habile sur les champs de bataille mais aussi avec la plume est en train de naître. À ceci les robins ajoutent la qualité de bien juger :

*“C'est l'honneur de plaider et juger: sotté est l'opinion des brutaux, que les présidents et conseillers ne sont gentils-hommes”<sup>48</sup>.*

La noblesse d'épée va alors se diviser en deux parties bien distinctes. D'un côté la noblesse attachée aux vertus chevaleresques, prônant la violence et sa spécificité guerrière, et de l'autre côté des gentilshommes tels que La Noue ou Castelnau, militaires de carrière mais qui adoptent un style de vie proche de celui des robins. Certains historiens veulent que les Français aient rapporté d'Italie ce bouleversement intellectuel de la Renaissance<sup>49</sup>. Certains gentilshommes vont allier la méditation à l'action. C'est ainsi que des grands militaires tels que Monluc ou encore Brantôme trouvent le temps d'écrire à leur retraite ce qu'ils ont vu ou fait en Italie.

Avec le nombre croissant d'anoblissements, la noblesse réalise l'importance de l'éducation pour conserver la vertu qui la distingue (belles lettres, langues anciennes et nouvelles). D'autres, en revanche, face à la montée de la noblesse de robe, réaffirment constamment leur vocation militaire. La multiplication des duels naît de cette volonté d'une partie de la noblesse d'afficher sa différence. Ils combattent pour la beauté du geste et en fonction d'un sens de l'honneur qu'ils accentuent à l'extrême (naissance du Point d'honneur). Le duel n'est pas une coutume exclusive à la noblesse mais celle-ci la revendique comme telle et la refuse aux roturiers. L'honneur prend ainsi un sens racial. Le duel apparaît aux nobles comme le substitut d'une guerre honorable. Avec les duels, les nobles affirment leur désir d'échapper à la justice des robins<sup>50</sup>.

---

<sup>48</sup> Jean de Saulx-Tavannes, *Mémoire de Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes (1601-1628)*, Tome VIII, Paris, 1838, in-8, p55.

<sup>49</sup> Colonel, J.Reval, op.cit., p73.

<sup>50</sup> François Billacois a consacré un ouvrage très complet à la notion du duel dans la société française d'Ancien Régime.

L'autre conséquence de la critique des robins est la répugnance des gentilshommes pour les longues études. C'est ce qu'on appelle faire "profession d'ignorance" afin de s'opposer aux robins qui gagnent leur vie par la culture. Bussy d'Amboise est un de ceux qui firent "profession d'ignorance", mais il connaissait le latin et le grec parfaitement. On retrouve ces excès du côté des robins. Certains vont jusqu'à affirmer la supériorité de la Robe sur l'Épée. Michel de l'Hospital (1505-1573) est un de ceux qui croient en la prééminence des magistrats sur les hommes de guerre<sup>51</sup>. Cette vive opposition entre la plume et l'épée annonce les changements que la noblesse devra accepter au sein de sa classe, si elle veut garder sa crédibilité aux yeux de tous.

Au XVIème siècle encore, la culture est associée aux robins. Cependant, une partie des nobles prend conscience de l'urgence d'acquérir des compétences autres que militaires<sup>52</sup>. Ce sentiment ne fait pas l'unanimité au sein de la noblesse car certains ne veulent pas être confondus avec les robins. Selon La Noue, gentilhomme breton né en 1531 et mort en 1591, qui fit sa renommée lors de la bataille de St Quentin en 1557 et qui fut par la suite un des grands défenseurs de la Réforme, un gentilhomme ne peut se contenter d'être un homme d'épée et pratiquer la seule vertu de vaillance. Il doit être aussi en temps de paix, "professeur de vertu"<sup>53</sup>. Dans ses *Discours politiques et militaires*, La Noue s'adresse à des hommes de guerre, mais propose aussi des solutions pour arriver à la paix. En cela, il se démarque de la noblesse d'épée traditionnelle pour qui la guerre est la seule raison d'être, et pour qui la paix cause un profond ennui. Tout comme Castelnau, La Noue est très modéré dans ses propos et il déteste les opinions extrêmes et le fanatisme. Sa conception de la guerre est originale en son temps. Il dit que la vaillance, apanage obligé du

---

<sup>51</sup> Arlette Jouanna, *Ordre social...*, op.cit., p150.

<sup>52</sup> *Ibid*, p205.

<sup>53</sup> *ibid*, p154.

gentilhomme, doit s'exercer exceptionnellement, car l'homme doit tendre à la paix<sup>54</sup>. La prouesse et le courage guerrier ne sont qu'une composante de la valeur noble et le gentilhomme doit s'appliquer à pratiquer toutes les vertus. La Noue marque ainsi une étape de l'évolution de la pensée de la noblesse d'épée. Pour d'autres, lorsqu'un gentilhomme revient de la guerre, il peut conseiller le roi et rendre justice afin de faire disparaître l'ordre de la Robe, né de la négligence de la noblesse<sup>55</sup>. Certains s'adonneront à la création littéraire, afin de "*Joindre aux armes le savoir*", comme le propose Ronsard.

La noblesse prit conscience de la nécessité de s'éduquer pour conserver ses charges de plus en plus brigüées par les robins. En Bretagne, les nobles avaient pu conserver ces charges. Noël du Fail qui fut soldat et qui s'illustra à Cérisoles puis qui devint juge et conseiller au Parlement de Rennes est un exemple de la polyvalence de la noblesse pour contrer l'ascension des robins. Selon lui, il existe une grande différence d'essence entre l'Épée et la Robe. Il attend du roi qu'il encourage sa noblesse à se cultiver afin qu'elle récupère sa place dans la société, perdue trop souvent au profit des robins<sup>56</sup>. Les nobles vont prendre conscience de l'importance de leur éducation, car si au XVIème siècle les jeunes nobles sont éduqués par des précepteurs puis envoyés dans des collèges, le plus souvent, les enfants sont placés dans des maisons: Bayard dans celle du duc de Savoie et Monluc dans celle de Lorraine à Nancy pour ne citer qu'eux<sup>57</sup>. À 14 ou 15 ans, ils font leurs débuts sur les champs de bataille. Beaucoup d'entre eux ne sont que peu nourris aux lettres. Blaise de Monluc ne sait écrire que son nom, lit très mal, ne connaît du latin que son Pater Noster et dit avoir haï toute sa vie les écritures. Mais tous ne détestent pas les lettres. Pierre d'Origny dans son livre *Le héraut de la noblesse de France*, explique que

---

<sup>54</sup> « L'homme de guerre au XVIème siècle », op.cit., M.Lazard, « Deux guerriers pacifistes: Michel de Castelnau et François de La Noue », p59.

<sup>55</sup> Arlette Jouanna, op.cit., p156.

<sup>56</sup> « Culture et pouvoir au temps de l'humanisme et de la Renaissance ». Actes du Congrès Marguerite de Savoie. « *Noblesse et pouvoir royal selon Noël du Fail* », Slatkine Reprints, 1978, p368.(On retrouve sa théorie expliquée dans son livre intitulé: "*Contes et discours d'Eutrapel*").

<sup>57</sup> Jean-Marie Constant, op.cit., p177.

l'une des causes de la perte de la noblesse est son inculture. Il faudra attendre le XVIIème siècle pour que les collèges de jésuites jouent un rôle d'importance dans l'éducation de la noblesse, et que celle-ci s'ouvre aux humanités.

## CHAPITRE II: Blaise de Monluc: la carrière militaire et les *Commentaires*.

C'est avec les mots de Monluc que l'on peut le mieux situer la vie de ce personnage plein de talents et haut en couleurs:

*“...ayant passé degrez et par tous les ordres de soldat, enseigne, lieutenant, capitaine en chef, maistre de camp, gouverneur des places, lieutenant du roi es provinces de Toscane et de la Guyenne, et mareschal de France; me voyant stropiat presque de tous mes membres d'arquebuzades, coups de picque et d'espée, et a demy inutile, sans force et sans espérance de recouvrer guérison de ceste grande arquebuzade que j'ay au visage... j'ai voulu employer le temps qui me reste à descrire les combats ausquels je me suis trouvé pendant cinquante et deux ans que j'ay commandé...”<sup>58</sup>*

Ainsi, dès les premières lignes des *Commentaires*, Blaise de Monluc renseigne le lecteur sur sa carrière, sur ses titres, sur le sens profond de sa vie et sur la raison de l'existence des *Commentaires*.

### A) “Parvenir par les armes”

*“De gloire leur âme est ivrogne”<sup>59</sup>*

Les Monluc, gentilshommes appartenant à la moyenne noblesse de France, issus d'une famille originaire du Quercy, reliée à la maison des Montesquiou<sup>60</sup>, prétendaient descendre de Clovis, donc de Mérovée. Or, s'il est riche d'ancêtres, Blaise est à la tête d'une branche tombée dans la pauvreté. Son grand-père, Amanieu tenait le titre de Monluc d'un domaine situé au bord de la Garonne, mais il portait d'abord le nom de Lasseran-Massencome. Endetté, il avait dû vendre une grande partie de ses biens, ne laissant à sa descendance qu'une modeste rente de 800 ou

---

<sup>58</sup> Blaise de Monluc, *Commentaires*, Édition critique publiée et annotée par Paul Courteault, Paris, Alphonse Picard, 1913, Tome I, livre I, p21.

<sup>59</sup> Edmond Rostang, *Cyrano de Bergerac*, à propos des cadets de Gascogne.

<sup>60</sup> Jean-Charles Sournia, *Blaise de Monluc. Soldat et écrivain (1500-1577)*, Paris, Fayard, 1981. p14.

1000 livres par an. Son fils, François de Lasseran-Massencome s'était marié une première fois avec Ameline de Traiz, mais celle-ci mourut sans lui donner d'enfants. Lors de son second mariage avec Françoise de Mondenard, Dame d'Estillac, François réussit à gravir un échelon social. De cette union bénéfique pour les Monluc naissent onze enfants, dont Blaise, l'aîné, qui vient au monde entre 1500 et 1502 (lui-même ignore la date exacte) dans le château familial de St Puy, près de Condom, dans cette terre de Gascogne dont il sera si fier durant toute sa vie. Il se dit français, mais surtout gascon, qui est à son sens, le peuple le plus franc et le plus libre de tout le royaume<sup>61</sup>. Il ne cessera de revendiquer avec orgueil, son appartenance à cette terre de Gascogne qui l'habite jusqu'au plus profond de lui-même. Son origine aide à mieux comprendre certains traits de son caractère:

*“Je suis François impatient, dict-on, et encores Gascon, qui le surpasse d'impatience et colère, comme je pense qu'il faict les autres. en hardiesse”.*<sup>62</sup>

Son enfance se déroule dans les collines de l'Armagnac, sur les crêtes de son Gers natal qui comme le dit Jean Giono dans la préface des *Commentaires*, “ne prédisposent pas à la désinvolture”<sup>63</sup>. N'ayant ni précepteur ni gouverneur, il ne traduit pas le Criton de Platon à sept ans et demi comme le fit Agrippa d'Aubigné. Il ne connaît du latin que son *Pater Noster*, lit très mal et ne sait écrire que son nom. Enfant, il mène une vie de gentilhomme très campagnard, se souciant davantage du menu du soir que de la connaissance du latin ou du grec. À l'âge de quatorze ans, son père qui le destine à la carrière des armes, puisque avec un bon mariage c'est la seule manière de réussir, l'envoie dans la maison de Lorraine à Nancy. Cette carrière des armes constitue un investissement pour François, car déjà, le jeune Blaise rêve de gloire et de faits d'armes tels que ceux qui se déroulent en Italie et qui animent fortement la noblesse de Louis XII et de François Ier. Il est donc fait page auprès du

---

<sup>61</sup> Ibid, livre III, p92.

<sup>62</sup> Blaise de Monluc, op.cit., TI, Livre I, p130.

<sup>63</sup> Ibid, livre I, p11.

duc Antoine de Lorraine, dans cette cour à la fois guerrière et cultivée. Comme tout page appartenant à une bonne famille, il n'est pas traité en serviteur, mais on lui demande de rendre mille petits services en échange de la formation militaire qu'il reçoit.<sup>64</sup>

Très tôt, le jeune Monluc s'affirme comme un homme de terrain qui possède une excellente mémoire topographique. Il sait apprécier et évaluer les distances, la profondeur d'un fossé, d'une rivière, la qualité d'un pont, la solidité d'une passerelle dès le premier coup d'œil. Il va ajouter à ces connaissances, les bases du savoir vivre et des bonnes manières<sup>65</sup>. Il restera toujours très lié à la famille de Lorraine, et ses amitiés nées à cette époque, influenceront ses choix au moment des guerres civiles. Puis vers 1516, il est mis "hors de page" et fait archer. Trop jeune en 1515 pour l'aventure de Marignan, il peut désormais rêver à ses premiers combats. En tant qu'archer (dans la compagnie de Bayard), il sert et assiste les cavaliers lourds (munis d'armures) dans les compagnies de gendarmes. Sa formation se termine en 1521, date à laquelle sa carrière débute vraiment. Plus que jamais, comme partout en France au sein de la noblesse d'épée depuis déjà trente ans, on ne parle que d'Italie, ce paradis guerrier.

Son idéal, comme il le décrira à maintes reprises dans les *Commentaires* est de "parvenir par les armes". Très tôt, Monluc se sent profondément animé par cet esprit guerrier qui peut le mener, il en est sûr, au sommet de la hiérarchie. Seul son courage sur les champs de bataille et sa bravoure au combat lui permettront de se faire une place dans cette société très hiérarchisée. Poussé par l'ivresse que procure le combat, Monluc s'appliquera à être de toutes les batailles. Giono dit à ce propos:

*"Il n'a qu'un désir: briller, pour que l'autre le remarque: ce qui le*

---

<sup>64</sup> Joseph Le Gras, *Blaise de Monluc. Héros malchanceux et grand écrivain*. Paris, Albin Michel, 1926. p22.

<sup>65</sup> Ibid, p22.

*pousse constamment à l'extraordinaire*<sup>66</sup>.

Il veut consacrer tout son temps et toute son énergie à acquérir de l'honneur et à faire de lui un homme respecté. Il s'efforce d'être partout où les coups se donnent, afin d'acquérir de la réputation, quel qu'en soit le prix. C'est la grande richesse de sa vie, qui constitue aussi le sens de son existence; c'est avec elle qu'il veut être enseveli:

*“Il m'en reste l'honneur, et la réputation que j'ai acquise par toute la chrétienté, car mon nom est connu partout; j'estime plus cela que toutes les richesses du monde, et avec l'aide de Dieu qui m'a assisté, je m'enterrerai avec cette heureuse réputation.”*<sup>67</sup>

Comme tout gentilhomme d'épée, Monluc se reconnaît dans la noblesse ayant acquis une réputation lors des guerres d'Italie. Il rêve de gloire, de réputation et de renommée. À son retour en Gascogne, Monluc ne pense plus qu'à partir pour l'aventure et pour la gloire. Lorsque son père, qui a mis tous ses espoirs en lui, lui donne quelques écus et un cheval d'Espagne, c'est sans hésiter que Blaise traverse la France et les Alpes pour rejoindre sa compagnie à Milan, et ainsi exécuter son dessein<sup>68</sup>. Monluc le gascon “fascheux et colère” se met alors corps et âme au service de son roi, le premier noble de France, celui qui permet à sa noblesse par ses conquêtes en Italie, la réalisation des plus belles carrières militaires dont Bayard et Gaston de Foix sont de brillants exemples:

*“Reconnaissons donc que nous ne serions rien sans eux. Nostre soleil, c'est le roy, qui nous esclaire et eschauffe de ses rayons, quelque part que nous soyons”*<sup>69</sup>.

---

<sup>66</sup> Blaise de Monluc, op.cit, introduction, p10.

<sup>67</sup> Ibid, Tome I, Livre I, p211.

<sup>68</sup> Ibid, Tome I, Livre I, p30.

<sup>69</sup> Ibid, Tome II, livre IV, p218.

## B) Les chemins de la gloire.

*“Il gagne à la lettre, son pain par ses exploits”<sup>70</sup>.*

Nous le disions un peu plus haut, Monluc est d’abord et avant tout un homme de terrain, plus proche du soldat que du Maréchal de France, et il passera sa vie sur les champs de bataille, de Pavie à Rabastens, en passant par Cérisoles et Sienne, pour faire connaître son nom par le fil de son épée.

Depuis la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, c’était en Italie que l’on acquérait gloire, honneurs et butin. Pour Charles VIII, Louis XII et François I<sup>er</sup>, la guerre en Italie fut le leitmotiv de leur activité militaire. La réussite ne pouvait se gagner que dans le Milanais où, en 1521, deux gascons dirigent les armées du roi. Il s’agit de Lautrec et Lescun, qui tous deux s’avèrent être de mauvais généraux<sup>71</sup>. Monluc arrive ainsi en 1521 pour sa première campagne, le cœur léger et la tête pleine de rêves de gloire. Il gardera de cette première expédition, malgré l’échec de l’armée du roi, un vif esprit de loyauté et de camaraderie<sup>72</sup>. Dès ses débuts, Monluc nourrit un faible pour l’infanterie. Attaché aux traditions chevaleresques, il préfère les armes blanches et surtout la pique qui demeurera son arme de prédilection. Il va détester les armes à feu, dont l’usage en ce premier quart du XVI<sup>ème</sup> siècle, se répand de plus en plus:

*“Que pleust à Dieu que ce malheureux instrument n’eust jamais esté inventé! je n’en porterois pas les marques, lesquelles encores aujourd’hui me rendent languissant, et tant de braves et vaillans hommes ne fussent morts de la main le plus souvent des plus lasches... Mais ce sont des articles du diable pour nous faire entremanger”<sup>73</sup>.*

Malgré son mépris pour les armes à feu, il reconnaîtra leur utilité lors des grandes batailles et surtout pendant les sièges.

Le jeune Monluc, fougueux et sanguin, va comprendre que les campagnes

---

<sup>70</sup> Ibid, préface, p10.

<sup>71</sup> Jean-Charles Sournia, op.cit., p21.

<sup>72</sup> Ibid, p23.

<sup>73</sup> Blaise de Monluc, op.cit., tome I, p35.

dépendent davantage de l'argent dont disposent les princes pour payer les troupes que du courage des soldats. En 1523, il est promu homme d'armes et Lautrec voit déjà poindre en lui un meneur d'hommes efficace. En 1524, il participe à la bataille de Pavie, désastreuse pour la France, où il est fait prisonnier avec le reste de l'armée. Il est très vite relâché par les armées espagnoles, car sans argent donc sans intérêt. À son retour en Gascogne, il se marie avec Antoinette d'Ysalguier le 21 octobre 1526. Son premier fils Marc-Antoine naîtra en 1527.

Les campagnes reprennent en 1528. Monluc est gravement blessé au siège de Forcha di Penna où il a failli perdre son bras gauche. Le maréchal de Lautrec meurt la même année de maladie. Une épidémie de typhus sévit parmi les troupes françaises et après une fin de campagne désastreuse, l'armée évacue le royaume de Naples et Monluc rentre en France. En 1529, la "paix des Dames" (Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche) est signée à Cambrai. François Ier doit renoncer à l'Italie. Monluc qui n'avait toujours pas fait fortune, se retrouve à nouveau à la charge de son père à St-Puy. Ce dernier meurt en 1531, laissant à son aîné Blaise, bien peu de choses.

Suivent plusieurs années d'inactivité pendant lesquelles il fait des enfants. Les jours de paix lui sont années. Monluc ne tient pas en place car il n'a pas pu prouver au roi ce dont il était capable pour son service. Il profite de cette période de paix pour tenter de se faire connaître à la cour, mais sans succès, car il s'avère être un très mauvais courtisan à cause de son accent gascon trop prononcé, et de son "*meschant naturel âpre, fascheux et colère qui sentoit par trop le terroir de Gascogne*"<sup>74</sup>. De plus, Monluc l'illettré n'est pas de bon ton dans cette cour cultivée et raffinée. Il n'a pas lu le fameux *Courtisan* de Balthasar Castiglione qui ajoute aux vertus nobles, la culture, le raffinement des mœurs et de la conversation<sup>75</sup>. C'est là le début de l'influence humaniste, née en Italie. Mais le beau temps revient pour Monluc. La politique étrangère de François Ier tourne autour de ses espérances italiennes. Après

---

<sup>74</sup> Ibid, p50.

<sup>75</sup> Arlette Jouanna, « L'honneur perdu de la noblesse », op. cit., p59.

la nouvelle trêve de Nice en 1538, les combats reprennent et vont mener à la bataille de Cérisoles, véritable tremplin pour la carrière de Monluc.

Malgré les trêves successives qui jalonnent le duel en Europe entre Valois et Habsbourg, François Ier n'a pas renoncé au Milanais. Ainsi, prétextant de l'assassinat de deux diplomates par les impériaux en 1542, François Ier rouvre les hostilités<sup>76</sup>. Monluc respectera toujours ce roi qui permit à sa noblesse de combattre et de rêver d'Italie:

*“...j'ay à parler devant un roy soldat, et non devant un roy qui n'a jamais esté en guerre... vous avez autant cherché la fortune de la guerre que roy qui jamais ayt esté en France”.*<sup>77</sup>

Au début de 1544, le duc d'Enghien qui dirige les armées du roi en Piémont envoie Monluc à la Cour pour rendre compte de la situation. Le roi s'oppose à cette bataille désirée par l'armée, car il la juge trop dangereuse pour l'avenir du royaume. Mais Monluc qui participe au conseil du roi énumère les troupes et les effectifs présents à Cérisoles. Il se fait le brillant avocat de ces hommes qui ne demandent qu'à combattre et à éliminer l'ennemi, afin de prouver leur valeur<sup>78</sup>. Qui de mieux que Monluc pour représenter une armée qui piétine d'impatience, et qui comme lui, se languit des combats? Et Monluc croit au succès de cette bataille. Finalement, malgré l'avis contraire des conseillers qui entourent le roi, Monluc est convainquant. À l'annonce de l'accord du roi, les Grands du royaume présents à la Cour, partent pour l'Italie (Coligny, Vendôme, Jarnac, Dampierre...) tous ivres de joie à l'idée de combattre:

*“Un petit souris de son maistre eschauffe les plus refroidis. Sans crainte de changer prez, vignes et moulins en chevaux et armes, on va mourir au lic*

---

<sup>76</sup> Arlette Jouanna, *La France au XVIème siècle*, op. cit., p181.

<sup>77</sup> Blaise de Monluc, op.cit., TI, Livre II, p143.

<sup>78</sup> Ibid, Tome I, Livre II, p145.

*que nous appellons le licit d'honneur.*"<sup>79</sup>

La bataille s'engage en avril 1544. Les impériaux ont la supériorité numérique et dans l'entourage du duc d'Enghien, les avis sont partagés. Monluc, lui, ne doute pas du succès des armées du roi et la victoire va à la France. Au soir de la bataille, le duc d'Enghien fait Monluc chevalier lors d'une cérémonie, l'adoubement, déjà anachronique. Malheureusement, malgré le mérite de Monluc dans la victoire, Enghien s'imposera comme le seul héros. C'est la première grande déception de Monluc. Mais, ce qu'il ignore encore, c'est que son nom commence à être connu pour sa bravoure et son intelligence militaire au sein de la noblesse d'épée. Au lendemain de Cérisoles, Monluc regagne St-Puy avec une certaine renommée et aussi une certaine amertume. Mais le repos est de courte durée car le guerrier ne tient pas en place:

*"Je n'haïssois rien tant que ma maison..."*<sup>80</sup>

Après l'épisode de Cérisoles, suit une période de campagnes ternes, puis d'inaction pour Monluc. En 1546, il se rend à la Cour et y trouve un roi malade, sur le déclin. Le 31 mars 1547, Monluc apprend la mort de François Ier quelques semaines seulement après celle d'Henri VIII. Il rejoint aussitôt Henri II, celui qui deviendra vite son "bon maistre".<sup>81</sup> Celui-ci, fidèle à son amitié envers Monluc, le fait gouverneur de Moncalieri pendant 18 mois. Monluc se montre efficace et minutieux dans cet emploi, mais déjà il s'ennuie des combats. En 1550, il suit Brissac qui vient d'être nommé Lieutenant général en Piémont, paradis guerrier de la noblesse en mal de sensations fortes<sup>82</sup>.

À l'aube de 1554, après trois ans de lutte acharnée contre l'Empire pour conserver des places fortes malgré le manque d'effectifs et de moyens, Monluc est devenu un

---

<sup>79</sup> Ibid, TI, Livre II, p149.

<sup>80</sup> Ibid, Tome II, p168.

<sup>81</sup> Joseph Le Gras, op.cit., p81.

<sup>82</sup> Blaise de Monluc, op.cit., TI, Livre II, p249.

capitaine respecté, connu pour son courage et sa rigueur. Il montre à tous que son véritable élément, c'est la guerre!

En mars 1554, le roi l'envoie à Sienne et le fait lieutenant général de la place. Henri II avait libéré la ville en 1552 car elle représentait un excellent poste d'observation sur Rome et sur Florence. Mais depuis quelques mois, les armées impériales se font plus menaçantes et rôdent autour de la ville. En janvier 1554, Marignan, le chef des troupes espagnoles assiège la ville<sup>83</sup>. Strozzi, l'allié de Monluc est battu par Marignan et Monluc se retrouve seul dans Sienne pour défendre la ville assiégée. Pendant de longs mois, il va organiser la place, protéger et reconforter la population, remonter le moral des troupes par ses fameuses harangues qu'il maîtrise si bien, afin de briller aux yeux du reste de l'Europe. Affamé, malade, il va jusqu'à se maquiller le visage avec du vin grec pour paraître en bonne santé.<sup>84</sup> La famine qui est sa pire ennemie, sévit:

*“Nous avons mangé tous les chevaux, asnes, mulets, chats et rats qui estoient dans la ville. Les chats se vendoient trois et quatre escus et le rat un escu”<sup>85</sup>.*

Mais malgré tous ses efforts pour sauver la ville, il doit capituler. En avril 1555, Monluc sort de la ville les armes en main en refusant de signer la capitulation. Il retourne en France et Henri II l'accueille en héros. Il est devenu un maître de la guerre de siège. Deux jours plus tard, le roi le décore du collier de Saint Michel qui selon lui *“...estoit une marque d'honneur qui n'estoit pas profanée, comme il est à présent.”* Monluc aimera toujours Henri II car il savait récompenser ses gentilshommes. Il connaît alors la gloire et la renommée. Il a enfin atteint les objectifs qu'il s'était fixés, longtemps auparavant dans le fin fond de sa *“Gascogne bossue”*.

En septembre 1556, Monluc est envoyé à Rome par le roi pour rencontrer le pape.

---

<sup>83</sup> Joseph Le Gras, op.cit., p99.

<sup>84</sup> Ibid, p105.

<sup>85</sup> Blaise de Monluc, op.cit., tII, Livre III, p140.

À la même époque, son fils Marc-Antoine meurt devant Ostie<sup>86</sup>. Malgré son chagrin, Monluc est fier des funérailles qui lui sont faites dans la ville sainte.

En 1556, Charles Quint, le vieil ennemi de la France se retire de la scène internationale. En août 1557, Monluc apprend le désastre de St Quentin en Picardie où Montmorency est écrasé. Il rejoint alors la Cour d'Henri II en avril 1558. Déjà, dans l'entourage du roi, les différends religieux tendent l'atmosphère et agitent les Grands. Pour beaucoup, depuis Sienna, Monluc représente le courage et la droiture dans un univers hypocrite, tendu par la menace luthérienne. Toujours dans la grâce du roi, Monluc est nommé colonel général des gens de pied, à la place de D'Andelot qui vient d'être destitué pour ses idées réformées<sup>87</sup>. Avec Guise et Strozzi, il participe à la prise de Thionville au cours de laquelle il s'illustre particulièrement. Cet exploit militaire est sans aucun doute un de ses plus brillants faits d'armes<sup>88</sup>. Il atteint là l'apogée de sa carrière. Aux yeux de tous, il apparaît comme un guerrier valeureux, mais déjà, les temps héroïques s'achèvent. Au printemps de 1559 (2 avril), la paix de Câteau-Cambrésis est signée au grand désespoir de Monluc:

*“...la paix se fit, au grand malheur du roy principalement et de tout son royaume. Car ceste paix fust cause de la reddition de tous les pays et conquête qu'avaient fait les roys François et Henry, qui n'estoient pas si petites que l'on ne les estimast autant que la tierce partie du royaume de France.”*<sup>89</sup>

Déçu par cette “infortunée” paix, Monluc retourne à St Puy où il apprend quelques semaines plus tard, au début de juillet, la mort accidentelle du roi, tué dans un tournoi par la lance de son capitaine des gardes, Montgomery. Une ère nouvelle commence. Les conflits naissants entre catholiques et protestants laissent présager le pire. La France alors bouleversée par la réforme religieuse va connaître de terribles guerres civiles, auxquelles Monluc participera après avoir choisi le camp catholique. La mort d'Henri II ouvre la voix aux ambitions des Grands du royaume. Condé

---

<sup>86</sup> Joseph Le Gras, op.cit., p116.

<sup>87</sup> Ibid, p121.

<sup>88</sup> Ibid, p123.

<sup>89</sup> Blaise de Monluc, op.cit., TII, livre IV, p376.

organise un complot pour s'emparer de la reine et du jeune roi, et les Guise exercent leur influence sur François II, jeune homme faible et maladif.

Les princes aimaient trop la guerre pour demeurer en paix. Oisifs, ils vont s'entre-déchirer. Conscient de ce problème, Monluc regrette le temps des guerres étrangères. Elles seules pouvaient employer la vitalité belliqueuse de cette noblesse:

*“Il faut penser ou de battre les autres ou de s'entrebattre soi-même”<sup>90</sup>.*

---

<sup>90</sup> Ibid, Tome III, p149.

### C) Les guerres civiles: "Monluc, homme de sang" (Michelet)

Pour Monluc comme pour tout homme de guerre, le temps de la guerre courtoise est bel et bien révolu. Il s'agit maintenant de combattre celui qui autrefois était à ses côtés lors des guerres étrangères. C'est le temps des guerres fratricides:

*"Ce n'est pas comme aux guerres étrangères, où on combat pour l'amour et l'honneur; mais aux civiles, il faut estre ou maistre ou valet, veu qu'on demeure sous le mesme toit. Et ainsi, il faut venir à la rigueur et à la cruauté; autrement la friandise du gain est telle que on désire plustost la continuation de la guerre que la fin."*<sup>91</sup>

Dans ses *Commentaires*, Monluc fait part de son opinion sur l'engagement des nobles dans les guerres civiles:

*"...étant tous les princes bandés l'un contre l'autre, les uns avancés, puis reculés, et après ce beau manteau de religion qui a servi aux uns et autres pour exécuter leurs vengeances et nous faire entremanger"*<sup>92</sup>.

Désormais, c'est le côté impitoyable du guerrier qui prend le dessus. Monluc dit faire justice lui-même car les protestants sont des rebelles. Il se livre alors à des exécutions sommaires sans sentences ni jugements, parce qu'elles représentent un gain de temps très utile dans un contexte où la tolérance et le pardon sont des notions très lointaines pour Monluc, comme pour l'homme du XVI<sup>ème</sup> siècle<sup>93</sup>. Il explique sa cruauté en disant qu'il s'agit de nouvelles lois de la guerre. De plus, dit-il, son intransigeance et sa brutalité servirent à écourter ces conflits fratricides. Avec la terreur qu'il sème, il assure le calme. À la simple évocation de son nom, les réformés, qui le surnomment le tyran, tremblent comme s'ils avaient le bourreau à leurs trousses<sup>94</sup>.

À la fin de l'année 1559, un vif regret des guerres étrangères est partagé par toute la noblesse d'épée. Avec cette paix, elle perd sa principale occupation. Or, quelques

---

<sup>91</sup> Ibid, Tome II, livre V, p479.

<sup>92</sup> Blaise de Monluc, op.cit., Tome III, p835.

<sup>93</sup> Ibid, Tome III, p418.

<sup>94</sup> Ibid, Tome III, p461.

mois à peine après la mort d'Henri II, les protestants que l'on commence à appeler huguenots, constituent un parti vigoureux<sup>95</sup>. Dès lors, les questions religieuses et le nouvel idéal apporté par la Réforme vont occuper les esprits. Monluc, qui quant à lui sombre dans l'ennui le plus total dans son château d'Estillac, ne s'intéresse pas aux questions de doctrine. Parfois même, on le prend pour un athée. Mais au moment de choisir son camp face aux tensions grandissantes lors des premiers troubles, Monluc, loyal serviteur, partisan sans concession de la monarchie et dévoué à la maison de Lorraine alors très influente auprès du souverain, se range naturellement du côté du roi. Pour expliquer son choix, il dit dans les *Commentaires* qu'il ne peut croire que le Saint-Esprit guide ces gens qui s'élèvent contre leur roi, qui est par définition, le lieutenant de Dieu sur terre<sup>96</sup>. Il y a pour Monluc, une réelle contradiction dans la pensée des réformés. De plus, il a toujours pris les armes pour la recherche de la gloire et aussi pour le service du roi. Or, les protestants sont des rebelles. Il doit combattre ces gens qui disent du jeune Charles IX:

*“Quel roy? Nous sommes les roys. Celuy-là que vous dites est un petit reyt de merde; nous luy donrons des verges et luy donrons mestier pour luy faire apprendre de gagner sa vie comme les autres”*<sup>97</sup>.

Il trouve que trop de libertés sont accordées à ces fauteurs de troubles. Et s'il a été indulgent avec les réformés dans les premiers temps, il opte rapidement pour la rigueur et l'intransigeance car, selon lui, c'est la seule manière de faire cesser ces troubles le plus vite possible. C'est ainsi qu'il s'imposera en chef catholique en Guyenne, adoré par ses troupes et redouté comme la peste par les huguenots. Cependant, Monluc est conscient de la situation. Il sait qu'au delà des différends religieux, les guerres civiles sont entretenues par une noblesse sans scrupules, désireuse de combattre et avide de pouvoir. Ces conflits ont permis à certains de s'enrichir (en volant les biens des protestants) et aussi d'exercer de vieilles

---

<sup>95</sup> Joseph Le Gras, op.cit., p142.

<sup>96</sup> Blaise de Monluc, op.cit., TII, livre v, p410.

<sup>97</sup> Ibid, Tome II, livre V, p417.

vengeances personnelles. À maintes reprises, Monluc dénonce la nature des maux qui mettent la France à feu et à sang.

Si Monluc s'est longtemps battu pour la recherche de l'honneur et pour les beaux faits d'armes, les motifs sont différents lors des guerres fratricides. Les causes de ces guerres qui enflamment les esprits sont beaucoup plus profondes. Monluc qui était déjà un militaire dur et sévère, rompu aux combats rapprochés, devient cruel et impitoyable. Il le dit lui-même, mais peut-être aussi pour justifier ses actes:

*“Et commenceray-je à écrire les combats où je me suis trouvé durant ces guerres civiles, esquelles il m'a fallu contre mon naturel, user non seulement de rigueur, mais de cruauté”<sup>98</sup>.*

Il prend part à une guerre “psychologique” où catholiques et protestants, chacun leur tour, se livrent à des atrocités pour marquer les esprits. Monluc n'est pas avare d'exemples de violences et de crimes commis à l'encontre des protestants. Il sait combien la pendaison peut marquer les esprits par son aspect terrifiant. Aussi, est-il fier de dire qu'on pouvait reconnaître son passage aux pendus qu'il laissait dans les arbres<sup>99</sup>. Ses techniques sont des plus arbitraires car il exécute les huguenots sans aucune forme de procès. Il ne veut pas perdre son temps en les écoutant, et risquer aussi d'être clément ou de les prendre en pitié<sup>100</sup>.

Monluc se montre expéditif et terriblement violent, mais pas plus qu'un autre militaire mêlé à ces conflits, qu'il soit catholique ou huguenot. D'ailleurs, il n'a pas conscience de sa violence tant sa volonté de rétablir l'ordre est intense. C'est de cette époque que lui vient sa réputation “d'homme de sang”. Cette cruauté est de bon ton et partagée par tous. Monluc est un homme qui appartient à son siècle. Les atrocités font partie de la guerre et il n'a pas de remords. Jean Giono dit à ce propos:

---

<sup>98</sup> Ibid, Tome II, livre IV, p392.

<sup>99</sup> Ibid, tome II, livre V, p496.

<sup>100</sup> Ibid, tome II, livre V, p497.

*“Pour que devant la postérité l’ignominie des protestants soit égale à l’ignominie des catholiques, il n’a manqué qu’un Agrippa d’Aubigné chez les papistes...”<sup>101</sup>.*

Après le massacre de Wassy en 1562, les espoirs de conciliation entre catholiques et protestants sont presque anéantis. La France entre alors dans une lutte pour le pouvoir à laquelle les Grands du royaume prennent part avec passion. L’heure est à l’alliance et aux guerres entre clans dans une France dirigée par un roi jeune et faible. La religion va servir de prétexte à ces luttes intestines. Monluc donne d’ailleurs très bien le ton de cette époque en évoquant une atmosphère de vengeances.<sup>102</sup> Il va ainsi traverser les guerres civiles en chef catholique impitoyable dans sa province de Guyenne, jusqu’au siège de Rabastens qui met fin à sa longue carrière militaire.

Au début de 1569, Condé et Coligny sont reconnus comme étant les deux grands chefs huguenots du royaume. Ils ont constitué une armée importante et en mars de la même année, ils sont battus à Jarnac par le duc d’Anjou. Condé y trouve la mort. Cette troisième guerre est marquée par un esprit de représailles. Huguenots et catholiques s’affrontent à nouveau à Montcontour. C’est une seconde grande défaite pour les réformés. Après ses grandes victoires militaires, le duc d’Anjou, alors âgé de 19 ans, apparaît comme le chef des catholiques fervents.<sup>103</sup>

Dans le sud-ouest de la France, au début de juillet 1570, Damville ordonne à Monluc de reconquérir le Béarn et la Bigorre<sup>104</sup>. Il se dirige alors vers Tarbes, en passant par Rabastens, forteresse qui gardait la route d’Auch. Le 23 juillet, il donne l’assaut et charge parmi les soldats pour donner l’exemple:

---

<sup>101</sup> Ibid, préface, p6.

<sup>102</sup> Ibid, tome III, p835.

<sup>103</sup> Arlette Jouanna, *La France du XVIème siècle, op.cit., p456.*

<sup>104</sup> Joseph Le Gras, *op.cit., p248.*

*“Je vous monstreray le chemin et vous feray congnoistre que jamais bon cheval ne devint rosse.”<sup>105</sup>*

Mais au moment de monter en haut des remparts (malgré ses soixante-dix ans), il reçoit une arquebusade en plein visage:

*“...et comme je me retournay en arrière pour commander que l'on apportast deux eschelles, l'arquebusade me fust donnée par le visage du coing d'une barricade qui touchoit à la tour... Tout à coup je fuz tout en sang, car je le jettois par la bouche, par le nez et par les yeux...”<sup>106</sup>*

Les troupes vont venger Monluc en s'adonnant à un terrible massacre. Gravement blessé, Monluc se retire. La balle, pleine d'aspérités, lui a emporté la moitié du visage. Charles IX, qui tend maintenant à la modération en matière de religion, lui retire brutalement sa lieutenance<sup>107</sup>. L'édit de St-Germain est signé en août 1570, donnant beaucoup d'avantages aux réformés. Écœuré, Monluc est meurtri jusque dans l'âme. Il est tenu pour responsable de la ruine de la Guyenne et accusé de pillages répétés. Monluc se sent piégé, il doit réagir. C'est la fin de sa carrière militaire, mais le début en même temps, un peu par hasard, d'une seconde carrière.

Malgré une vie passée à guerroyer sur tous les champs de bataille d'Europe, Monluc qui avoue avoir toute sa vie haï l'écriture, est pourtant touché par le mouvement humaniste. Sa profonde blessure au visage aidant, il prend sa retraite pour se consacrer à l'écriture des *Commentaires* afin de se défendre mais aussi pour répondre au désir de laisser son nom à l'histoire:

*“Il accompagnera ma renommée jusques à mon enterrement et après ma fin mes parens et mes amis n'auront poinct de honte m'avoir esté parens, amys et compagnons, et espère qu'avec ceste belle robe blanche de fidélité et loyauté je me marqueray pour jamais, en despit de ceux qui m'ont toujours porté envie”<sup>108</sup>.*

En 1574, Henri III, qui vient de succéder à son frère Charles IX, le réhabilite en

---

<sup>105</sup> Blaise de Monluc, op.cit., tome III, p342.

<sup>106</sup> Ibid, tome III, p347.

<sup>107</sup> Joseph Le Gras, op.cit., p254.

<sup>108</sup> Ibid, Tome III, p391.

lui décernant le bâton de Maréchal de France. Bien que tardive, cette récompense est la consécration de toute une carrière. Monluc assistera encore au siège de La Rochelle avant de se retirer définitivement dans son château d'Estillac pour y mourir en 1577.

#### D) Les *Commentaires*: la reconversion de Monluc.

*“...car je n’avois jamais rien escript ny pensé à faire des livres; j’estois incapable de cela; mais pendant ma dernière blesseure et mes maladies, j’ay ditté ce que je vous en laisse, afin que mon nom ne se perde, ny de tant de vaillans hommes que j’ay veu bien faire, car les historiens n’escrivent qu’à l’honneur des roys et des princes...”<sup>109</sup>.*

Selon Paul Courteault qui est sans aucun doute le plus grand spécialiste de Monluc, la première version des *Commentaires* fut dictée entre le 10 novembre 1570 et le mois de juin 1571. L’objectif premier de Monluc était de répondre aux accusations de pillage et de cruauté qui pesaient contre lui. Il écrit donc un mémoire justificatif pour répondre aux enquêteurs Du Guast et Mondoulcet, et pour convaincre le roi de son honnêteté lorsqu’il était gouverneur en Guyenne. Ce premier jet est frustré et hâtif car Monluc oeuvre dans l’urgence. Il n’écrit pas, il parle, rudement, comme à un soldat, car ce qui compte à ce moment là, c’est d’aller à l’essentiel le plus vite possible. Il y rappelle sa loyauté et les services qu’il a rendus au roi. Cet écrit est précédé d’une dédicace au duc d’Anjou (“Préambul à Monseigneur”). Monluc le guerrier blessé, le serviteur fidèle contraint à la retraite, défend son honneur durement gagné tout au long de sa vie.

Puis le roi va mettre fin à l’enquête et disculper Monluc. Ce dernier va donc reprendre son récit et mener un véritable travail d’écrivain. Il va prendre son temps. Le style est clair et précis. On y retrouve le soldat. D’ailleurs, il avise les lecteurs de ne pas considérer son livre comme celui d’un historien, car il aime trop la vérité, dit-il ironiquement, mais bien comme celui d’un vieux soldat, gascon de surcroît, qui a désiré écrire ses mémoires pour relater avec exactitude les événements qu’il a vécus, et ceci à la manière d’un guerrier<sup>110</sup>. Contrairement à la première, cette deuxième version est destinée à la postérité, donc nettement améliorée; elle sera retouchée par Monluc jusqu’en 1576. On y retrouve son âme et son cœur, ce qui donne au livre

---

<sup>109</sup> Blaise de Monluc, op.cit., tome III, p422.

<sup>110</sup> Ibid, tome III, p427.

toute sa valeur humaine.

Il va regretter de n'avoir pas été plus nourri aux lettres car il a conscience de la puissance de l'éloquence pour mener les hommes au combat. Il envie les guerriers tels que Guise, Strozzi ou Brissac qui étaient capables de traduire les *Commentaires* de César et de se délecter de Virgile entre deux assauts. Il va enrichir son récit de réflexions personnelles, de préceptes techniques, de maximes morales, de commentaires et de critiques sur son temps et de conseils aux capitaines pour lui donner la forme que nous connaissons aujourd'hui. Pour cela, il se fait lire les *Mémoires* de Du Bellay, *L'Histoire de notre temps* de Guillaume de Paradin (1548), les *Commentaires sur le fait des dernières guerres en la Gaule Belgique* de François de Rabutin (1555), les *Vies des hommes illustres* de Plutarque et *l'Histoire d'Italie* de Guichardin. Il utilise également les archives et a recours aux mémorialistes contemporains. Bref, nous sommes loin du Monluc guerrier, porté par l'ivresse des combats. Il s'impose aux lecteurs comme étant un observateur lucide et parfois désabusé de son temps.

Le texte des *Commentaires* fut sorti de l'ombre et publié en 1592 par un conseiller au Parlement de Bordeaux et ami de la famille Monluc, Florimond de Raemond. Celui-ci modifia et supprima quelques passages qu'il jugeait trop violents (à l'égard des gens de robe et du Parlement de Bordeaux).

La première rédaction faite entre 1570 et 1571, existe en deux copies manuscrites, l'une complète et l'autre inachevée, conservées à la Bibliothèque nationale de France. La plupart des ajouts de la deuxième version sont apportés par Monluc qui nourrissait alors une certaine ambition littéraire<sup>111</sup>. Les autres améliorations du texte (ponctuation, fautes d'impression...) sont de la main de Paul Courteault. Après sa publication, l'ouvrage connaît 150 ans d'oubli. En 1666 cependant, une version anglaise des *Commentaires* est publiée. Puis, en 1864, Roucher, Perrin, Dussieux et Duchesnay dans leur *Collection universelle des mémoires particuliers relatifs à*

---

<sup>111</sup> Ibid, Tome I, Livre I, p29.

*l'histoire de France*, éclairent le texte en identifiant certains lieux et personnages. De Ruble reprendra le texte défiguré pendant près de deux siècles et le rééditera en trois volumes entre 1864 et 1867. C'est à lui que l'on doit la découverte des deux copies manuscrites à la Bibliothèque nationale. Il va s'employer à retracer une partie de sa correspondance afin de l'ajouter aux *Commentaires*. Ce travail sera repris par Paul Courteault au début du XX<sup>ème</sup>, qui consacra une partie de sa vie à l'étude de Monluc. Enfin, on doit la dernière publication des *Commentaires* aux éditions Gallimard, dans la collection la Pléiade en 1964, à laquelle Jean Giono ajouta une fort brillante préface<sup>112</sup>.

C'est essentiellement le travail de Courteault qui effacera la mauvaise réputation de Monluc, entretenue par D'Auvigny en 1745 ainsi que par Michelet qui écrivit les pages les plus dures à propos de Monluc<sup>113</sup>. C'est également lui qui mettra en évidence la deuxième carrière de Monluc, et qui dévoilera au grand public les qualités d'écrivain du vieux militaire ainsi que toute la teneur littéraire des *Commentaires*.

---

<sup>112</sup> Jean Charles Sournia, op.cit., p378.

<sup>113</sup> Ibid, p382.

### CHAPITRE III: Monluc réformateur, critique ou visionnaire?

#### A) L'intention de Monluc

En prenant la plume au soir de sa vie, pour laisser l'imposant récit de sa carrière, Monluc souhaite en réalité inscrire son nom dans l'histoire. Malgré sa blessure et sa retraite forcée, il est encore vivement animé par ce désir de construire sa renommée et d'acquérir de la réputation. Vieux et mutilé, la voie des lettres demeure la seule possible pour achever son oeuvre commencée quelque cinquante ans auparavant au soir de son départ pour l'Italie. Et puis, lors de la réécriture, on voit clairement que Monluc désire faire passer un certain nombre de messages qui lui tiennent à cœur et qui, grâce au support du livre, ne tomberont pas dans l'oubli. Dès le début des *Commentaires*, Monluc l'exprime explicitement, son livre ne s'adresse pas aux historiens ou aux écrivains, il est destiné à l'instruction des futurs capitaines. D'ailleurs, Henri IV dira des *Commentaires*, qu'ils sont la "bible du soldat". Monluc, quant à lui, attend de son livre qu'il serve de manuel aux militaires, qu'il s'agisse du soldat ou du lieutenant du roi<sup>114</sup>.

Le gascon doit sa belle ascension sociale à sa présence sur les champs de bataille, à son courage au combat et surtout à son intelligence militaire. En 1570, au moment du siège de Rabastens, alors qu'il est gouverneur de Guyenne, Monluc demeure un homme de terrain qui charge et qui monte à l'assaut aux côtés des simples soldats. C'est parce qu'il est un homme plus proche du soudard que du lieutenant du roi que Monluc devient au fur et à mesure de sa carrière, un excellent militaire. D'ailleurs, chaque page des *Commentaires* est riche en conseils techniques pour ceux qui se destinent au métier des armes. Monluc l'exprime ainsi:

*"Ce n'est pas un livre pour les gens de scavoir... mais pour un soldat,*

---

<sup>114</sup> Blaise de Monluc, op. cit., tome I, p22.

*capitaine et peut estre qu'un lieutenant de roy y pourra trouver de quoy apprendre...*<sup>115</sup>.

L'ambition de Monluc, rappelons-le, n'est pas d'écrire l'histoire, mais d'écrire son histoire pour que son nom demeure dans toutes les mémoires. En bon guerrier, il s'intéresse à la gloire. Les *Commentaires* sont en quelque sorte le récit de sa vie, bien entendu, mais aussi la continuation de la recherche de la gloire. Ils décrivent une destinée héroïque, loin de la Cour, orientée par la recherche de l'honneur. Il veut passer à la postérité aussi bien pour ses exploits militaires que pour ses écrits:

*“Puisque j'ay entrepris laisser ma vie à la postérité, et escire tout ce que j'ay fait de bien et de mal depuis tant d'années que j'ay porté les armes pour le service des roys, mes maistres, je ne veux laisser rien en arriere”*<sup>116</sup>.

À chaque page, Monluc montre à travers le récit de ses batailles, une grande expérience du métier de militaire. Cette grande connaissance des armes de Monluc que l'on retrouve partout, en fait un ouvrage parfois très technique. Aussi, les conseils qu'il donne aux militaires sont très nombreux et font des *Commentaires*, un livre à caractère pédagogique<sup>117</sup>. En faisant le récit de sa carrière, Monluc utilise ses propres expériences pour illustrer les conseils qu'il donne aux capitaines. Sa vie de militaire, il le souhaite, doit servir d'exemple à ceux qui viendront après lui. Sa destinée est remarquable, il le sait, et elle mérite d'être connue de ceux qui lui succéderont sur les champs de bataille. Ses conseils évoquent entre autres l'art de faire un siège, de mener une retraite, de creuser une tranchée, de traiter les prisonniers, d'évaluer un terrain de combat, de parlementer, de négocier, d'user de la ruse, d'utiliser le canon, de choisir une arme plutôt qu'une autre. Ou encore de la manière de maîtriser sa peur, de se conduire en gentilhomme, d'acquérir et conserver l'honneur, de faire une bonne alliance, de ne pas se mêler des affaires de la Cour, de

---

<sup>115</sup> Ibid, Tome I, p22.

<sup>116</sup> Ibid, tome III, livre VI, p171.

<sup>117</sup> Pierre Michel, *Blaise de Monluc. Travaux dirigés d'agrégation.*, op. cit., p9.

pratiquer les vertus propres aux chevaliers, de savoir diriger des troupes, de savoir maintenir la discipline, de montrer l'exemple devant ses hommes... Pierre Michel, historien qui s'est penché sur la vie de Monluc, dit qu'il savait mieux que quiconque reconnaître les fortifications, creuser les tranchées, ouvrir une brèche par une batterie de canon. Aucune des ruses du métier ne lui était étrangère<sup>118</sup>. De ce point de vue, les *Commentaires* sont un ouvrage de première importance pour l'historien qui s'intéresse à l'histoire militaire tant Monluc est précis et soucieux de la clarté de ses propos. Aucun détail ne lui échappe. D'ailleurs, cinquante ans après, il est capable de dire le temps qu'il faisait le jour d'un assaut, si le terrain était sec ou boueux et combien il y eut de morts et de blessés. Monluc, comme la plupart des hommes de cette époque, dispose d'une formidable mémoire. Il aime parler des choses de la guerre. Il se plaît à évoquer les moindres détails d'un siège, d'une retraite, d'une attaque afin de rendre le récit plus vivant:

*“Mes compagnons, peut-estre qu'il n'y a icy guères de gens qui se soient trouvés en bataille. Si nous prenons la pique au bout du derrière et nous combattons du long de la pique, nous sommes défaits: car l'Allemand est plus dextre que nous en ceste manière. Mais il faut prendre les piques à demy, comme faict le Suisse, et baisser la teste pour enferrer et pousser en avant, et vous le verrez bien estonné”*<sup>119</sup>.

Monluc désire faire revivre ces instants qui ont fait sa vie, pour lui et pour ceux qui le liront afin que son nom reste dans les esprits.

Par ailleurs, un des soucis de Monluc est de rappeler que le bon fonctionnement d'une armée dépend d'abord de la discipline. Il critique souvent dans les *Commentaires*, le relâchement de cette discipline. Il prônera toujours un traitement équitable des troupes (versement régulier de la solde, respect du soldat...) afin d'éviter des abus tels que le pillage, ou encore la “picorée” (lorsque les soldats impayés vivent sur le pays) qui saignent à blanc les populations innocentes. Monluc déplore les

---

<sup>118</sup> Pierre Michel, *Blaise de Monluc*, op.cit., p56.

<sup>119</sup> Ibid, Tome I, p158.

agissements des soldats mal payés, mais se dit impuissant face à ce phénomène<sup>120</sup>. Peut-être n'a-t-il pas conscience de l'ampleur des méfaits de la guerre tant celle-ci est sa passion et lui procure un certain repos de l'âme. Bien qu'il soit tout de même au fait de certaines conséquences de la guerre, et qu'il soit touché également, si peu que ce soit, par la vague de pensée humaniste, Monluc demeure un homme de son siècle et de son milieu. Il dira tout glorieux:

*“Les gascons saccagent tout, passant au fil de l'épée hommes, femmes et enfants, jusqu'à ceux qui étaient encore dans le berceau”*<sup>121</sup>.

On peut dire qu'une longue expérience des combats et des horreurs de la guerre, le sens aigu de la discipline et l'habitude de payer de sa personne ont marqué l'âme de ce rude capitaine d'une certaine insensibilité propre à sa profession.

Ce qui intéresse Monluc dans cet exercice, c'est l'évocation des batailles auxquelles il a participé. Cinquante ans plus tard, il semble les revivre avec la même jubilation alors qu'il est un homme âgé et diminué. Parfois il s'emporte, bien entendu, avec la même violence qu'auparavant. Mais par moments, on le sent plus réfléchi, plus mesuré, plus tolérant. Il n'est plus le jeune gascon fougueux de ses débuts prêt à sortir sa dague au moindre mot déplacé. Certes il a vieilli, mais la blessure de Rabastens et ses nombreuses déconvenues et déceptions lui ont ôté de son panache d'antan. Monluc qui rêvait de terminer ses jours l'épée à la main, aborde sa fin avec sérénité.

Le guerrier profondément animé par l'esprit chevaleresque et par un sentiment intense d'appartenance à une classe sur le déclin, est touché par ce courant, cette pensée humaniste qui transforme le XVIème siècle jusque dans ses fondements et ses certitudes. Monluc ne sera jamais un Érasme de Rotterdam ou un Montaigne car il n'a jamais été nourri aux lettres, mais de plus en plus, il se rapproche de

---

<sup>120</sup> Ibid, Tome II, p585.

<sup>121</sup> Paul Courteault, *Blaise de Monluc. Un cadet de Gascogne au XVIème siècle*. Paris, Alphonse Picard et Fils, 1909. p14.

gentilshommes tels que La Noue ou Brantôme ou encore Castelnau, qui furent à la fois des militaires et de grands écrivains.

Jamais il n'aurait pensé prendre plaisir à dicter, lui qui jadis considérait cela comme une pure perte de temps. Et pourtant, c'est sûr, il se prend au jeu de l'écriture. Inconsciemment sans doute, Monluc laisse son oeuvre dépasser ses objectifs, car sa portée est bien plus grande qu'il ne l'a imaginé. On voit alors très bien que Monluc a évolué depuis son départ pour l'Italie dans les années 1520. Le jeune homme fougueux et impatient qui ne vivait que pour donner des coups, a laissé place à un homme posé, qui a pris conscience de la réelle puissance du verbe et qui n'hésite pas à l'utiliser pour bâtir sa légende, ou du moins sa renommée. Brantôme dira de Monluc qu'il était un bon conteur de faits d'armes et qu'il était doté d'une "*fort belle éloquence militaire*"<sup>122</sup>.

Lentement, au fil des ans et des pages des *Commentaires*, on a pu voir Monluc changer et subir l'évolution de la pensée apportée par le courant humaniste. Les *Commentaires* qui ont vu le jour pour répondre aux accusations qui mettaient son honneur en péril, puis pour faire le récit de sa vie passée sur les champs de bataille, vont finalement beaucoup plus loin que cela. Monluc s'impose aux yeux du lecteur comme un critique de sa société, puis comme un réformateur et un visionnaire à travers les idées qu'il diffuse dans les *Commentaires*.

Lorsque Monluc décide en 1571 de reprendre l'écriture des *Commentaires*, c'est principalement l'inspiration militaire qui continue à l'animer et qui dirige sa plume. Son langage est coloré et pittoresque car c'est celui d'un soldat, gascon de surcroît. Mais très vite, il va s'imposer à travers cet exercice comme un homme d'action et de pensée, de guerre et aussi de style. Pierre Michel a dit de lui: "Monluc,(...), est

---

<sup>122</sup> Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, *Oeuvres complètes. Les grands capitaines françoys*. Tome IV, Collection de l'institut d'études médiévales, Paris, Renouard, 1864. p59.

cependant un apprenti de talent, et un véritable poète”.<sup>123</sup> Si les *Commentaires* sont comme l’a dit Henri IV, la “bible du soldat”, ou comme le pense Monluc, un ouvrage écrit par un homme de guerre pour des militaires, ils comportent de nombreux aspects littéraires.

Dans ce long récit des batailles et des guerres auxquelles il a participé, les références à l’Antiquité sont nombreuses et cela malgré l’ignorance de Monluc. À la fin de sa vie, au moment de l’écriture des *Commentaires*, Monluc a le souci de se cultiver pour être plus efficace dans sa nouvelle carrière d’écrivain. De plus, le retour aux textes anciens est de bon ton. Ce sont les ajouts apportés par Monluc entre 1571 et 1576 qui enrichissent son texte. Il a le souci de montrer au lecteur qu’il n’est pas seulement un guerrier et qu’au contraire, un bon soldat doit pouvoir allier la méditation à l’action. Pour suivre cette optique, il fait souvent référence à certains grands de l’Antiquité tels que Tite-Live:

*“Il me sembloit, lorsque je me faisais lire Tite-Live, que je voyais en vie ces braves Scipions, Catons et Césars; et quand j’étois à Rome, voyant le Capitolle, me ressouvenant de ce que j’avois ouy dire (car de moy, j’étois un mauvais lecteur), il me sembloit que je devois trouver là les anciens romains”*.<sup>124</sup>

Dés la deuxième page des *Commentaires*, il évoque Jules César, qui a été pour lui, une grande source d’inspiration :

*“Le plus grand capitaine qui ait jamais esté, qui est César, m’en a montré le chemin...”*<sup>125</sup>

Le nom d’Alexandre le Grand revient également très souvent.

Il est clair que le récit qu’il fait des combats auxquels il a participé, a un aspect pédagogique. Monluc aimerait s’imposer, à l’image de Bayard, comme un idéal à suivre pour toute la noblesse d’épée française. Dans un premier temps, il ne s’attarde pas sur la qualité de son écriture, mais sur le contenu. Il écrit comme un “soldat,

---

<sup>123</sup> Pierre Michel, « L’homme de colère et l’homme de paix! Monluc, Montaigne », *Bulletin de la société des Amis de Montaigne*, 1972, série 2, p24.

<sup>124</sup> Blaise de Monluc, op.cit., Tome I, p165.

<sup>125</sup> Ibid, Tome I, p22.

*comme un gascon qui s'est toujours plus soucié de bien faire que de bien dire*<sup>126</sup>.

Mais il faut reconnaître que le caractère orgueilleux de Monluc a fortement marqué les pages des *Commentaires*. Il veut écrire son histoire pour qu'elle passe à la postérité et ainsi atteindre l'objectif qu'il s'était fixé lorsqu'il s'épuisait sur les champs de bataille: parvenir!

Malgré toute la violence dont il est question dans ce livre, le sang n'est jamais évoqué, à l'exception de l'épisode de Rabastens et de sa blessure au visage. À ce moment précis, le style de Monluc est différent. Le sang coule à flots pour dramatiser davantage la situation, et finalement évoquer de manière très théâtrale, la mort du héros:

*“Tout à coup je fuz tout sang, car je le jettois par la bouche, par le nez et par les yeux... Je lui dis: “Laissez-moi, je ne tomberay point; suivez vostre poincte”*<sup>127</sup>.

Monluc ne désire pas faire le récit de la bataille pour sa valeur historique, mais il souhaite, à l'aide d'une véritable construction littéraire, amplifier le sens tragique, pour donner un caractère dramatique à sa blessure<sup>128</sup>. Le sang qui coule à flots, est utilisé dans ce but. Aussi, pour la première fois du récit, Monluc donne avec exactitude la date et l'heure de l'attaque afin d'inscrire dans l'histoire la fin de sa carrière militaire, la fin du héros. On retrouve là le style des drames antiques et le désir de Monluc d'être comparé aux héros mythiques qui ont fait rêver la classe guerrière.

Monluc va également travailler la qualité de la langue. Si le premier jet, écrit dans l'urgence, était frustré et hâtif, la version finale est riche en effets de style qui donnent à l'ouvrage tout son caractère littéraire. Il suffit pour s'en convaincre de reprendre l'épisode de Rabastens, où l'effet tragique a été recherché par l'auteur.

---

<sup>126</sup> Ibid, Tome I, Livre I, p22.

<sup>127</sup> Ibid, Tome III, p347.

<sup>128</sup> Jacques Pireaux, « Mort et transfiguration d'un héros », *Études seiziémistes offertes à V.L. Saulnier*, 1980, p350.

C'est toute l'éloquence de Monluc améliorée par ses connaissances qui aboutissent à ce résultat. Monluc a toujours eu conscience de la puissance du verbe, mais il constate combien celle-ci peut lui être utile à hisser son nom au sommet de l'échelle de l'honneur, et ainsi donner un caractère intemporel à sa renommée en lui faisant traverser les siècles. Puisque ses *Commentaires* vont lui assurer une certaine immortalité, mieux vaut qu'ils soient agréables à lire. Monluc, plus serein dans son vieil âge, ne déteste pas l'idée de briller par la plume après avoir brillé par l'épée.

L'homme d'honneur et d'action, la machine de guerre bien huilée a peu à peu atteint sa maturité morale, et cela se ressent sensiblement à la lecture de ses écrits. Il est devenu davantage, par ses réflexions (notamment sur la tolérance ou la pitié), un homme de jugement. Les *Commentaires* se présentent, au terme de la réécriture, comme un examen de conscience et une création artistique pour Monluc<sup>129</sup>. Cette mutation qui s'est effectuée chez lui, est celle de toute une époque, de tout un continent. Monluc constate cette évolution de la société et ce que l'on appelle le triomphe de l'humanisme. Il sait qu'il ne suffit plus aux jeunes gens d'être braves et vigoureux, il leur faut encore être cultivés<sup>130</sup>. Le temps où seule la vaillance faisait le bon militaire est définitivement révolu. Il dit à ce propos:

*“Je vous conseille, seigneurs, qui avez le moyen et qui voulez avancer  
voz enfans par les armes, de leur donner plutôt les lettres.”*<sup>131</sup>

Monluc a souffert de son ignorance. Peut-être se sentait-il inférieur à la noblesse lettrée, lui qui savait à peine écrire son nom. Il se montre tout aussi enthousiaste au sujet de l'apprentissage des langues étrangères qui peuvent être très utiles à une époque où les conflits opposent différentes nations européennes<sup>132</sup>. Lui-même maîtrisait très bien l'italien et l'espagnol.

---

<sup>129</sup> Pierre Michel, op.cit., p126.

<sup>130</sup> Ibid, p90.

<sup>131</sup> Blaise de Monluc, op. cit., Tome III, p126.

<sup>132</sup> Ibid, Tome II, p554.

À travers l'époque qu'il traverse, le guerrier gascon voit les mentalités changer en fonction des nouveaux courants de pensée qui s'imposent en Europe depuis le XVème siècle. La transformation de Monluc, si on peut parler de transformation, s'est faite lentement dans une société marquée par de profondes mutations. Les *Commentaires* qu'il a laissés montrent au lecteur, le parcours de sa pensée. Plus qu'un récit de guerre ou encore le dernier combat pour assurer la renommée à son nom, les *Commentaires* s'imposent avant tout, malgré la volonté de l'auteur, comme le miroir de l'âme d'un vieux soldat. Ils révèlent en même temps, différentes facettes d'une société, et témoignent aussi à travers l'exemple de Monluc, du malaise d'une classe bousculée par les transformations sociales.

## B) La noblesse et la guerre

Sur le plan militaire, le XVI<sup>ème</sup> siècle a connu de nombreux et profonds changements. La guerre a changé de visage suite aux progrès techniques de l'armement et à l'évolution de l'armée. Comme l'a souligné Machiavel dans son livre intitulé *L'art de la guerre*, publié en 1521, les progrès militaires sont spectaculaires en Europe au début du XVI<sup>ème</sup> siècle. Le développement des armes à feu est à l'origine de transformations majeures dans le fonctionnement et l'organisation de l'armée. Les progrès les plus importants sont réalisés dans l'artillerie avec l'apparition du boulet de fer et le perfectionnement des canons. En Italie d'abord, la guerre de siège va se répandre et l'art de la guerre va en être modifié. La poudre à canon va peu à peu affirmer sa suprématie et reléguer la force individuelle au second plan. Très vite Monluc se sentira très à l'aise dans cette nouvelle manière de faire la guerre et deviendra un excellent ingénieur de poliorcétique et de défense des villes<sup>133</sup>.

Au moment de l'écriture des *Commentaires*, Monluc est bien conscient de toute la violence qu'engendre la guerre:

*“Capitaines et vous, seigneurs, qui menez les hommes à la mort, car la guerre n'est autre chose...”*<sup>134</sup>

Et pourtant, malgré tous les malheurs qui découlent de “ceste pestilence si funeste”<sup>135</sup>, comme le dit Érasme, malgré toute la désolation et la destruction qu'elle laisse derrière elle, la guerre est sa passion. Elle est la principale préoccupation de cette noblesse d'épée qui agit et pense en fonction des idéaux médiévaux largement imprégnés de l'esprit chevaleresque. François de La Noue, dans ses *Discours politiques et militaires*, se souvient de mots qu'il a souvent entendu dans la bouche

---

<sup>133</sup> Jean-Charles Sournia, p.cit., p386.

<sup>134</sup> Blaise de Monluc, op.cit., Tome I, Livre I, p59.

<sup>135</sup> Jean-Claude Margolin, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, Paris, Éditions Aubier montaigne, 1973. p117

de la noblesse, et évoque ainsi cet idéal cher à Monluc :

*“La guerre est ma patrie,  
mon harnois, ma maison,  
et en toute saison  
combattre, c’est ma vie”*.<sup>136</sup>

Monluc résume comment la guerre est perçue par cette noblesse d’épée en disant que le gentilhomme dont le cœur est noble et généreux, ne peut s’adonner qu’au métier des armes<sup>137</sup>. Lorsqu’il s’adresse à la noblesse, Monluc lui rappelle que c’est Dieu qui l’a fait naître pour porter les armes et pour servir son roi. Elle se doit donc de lui être fidèle et de s’employer à la guerre plutôt qu’à la chasse ou à l’amour<sup>138</sup>. L’épée qu’elle porte demeure le signe distinctif par excellence de la noblesse et évoque surtout une qualité intérieure, une excellence humaine<sup>139</sup>. D’ailleurs Monluc ne comprend pas la jeunesse nobiliaire qui n’épouse pas le métier des armes :

*“Entrant quelques fois aux parlemens de Thoulouse et de Bourdeaux, depuis que je fuz lieutenant de roy en Guyenne, je me suis cent fois estonné comme il estoit possible que tant de jeunes hommes s’amusent dans des palais, veu que ordinairement le sang boult à la jeunesse”*<sup>140</sup>.

La vaillance est perçue comme une vertu totale. Et de plus en plus, les nobles s’identifient à travers cet art de vivre brutalement qui s’oppose volontairement à la Robe. Cependant, au milieu du XVIème siècle, on retrouve de plus en plus souvent des roturiers aux côtés des nobles, à la tête des armées. C’est ce que Monluc appelle l’abâtardissement de l’armée. En réaction à cela, la noblesse d’épée n’hésite pas à accentuer son caractère guerrier et ainsi à faire de la guerre “son” occupation. Monluc rappelle à la noblesse (celle qui n’est pas présente sur les champs de bataille) qu’elle ne devrait pas avoir peur de mourir pour son prince. Si elle dispose de charges

---

<sup>136</sup> François de La Noue, *Discours politiques et militaires*. Textes publiés par F.E Sutcliffe, Librairie Minard, Paris, 1967, p211.

<sup>137</sup> Blaise de Monluc, op. cit., Tome III, p66.

<sup>138</sup> Ibid, Tome I, p249.

<sup>139</sup> « L’homme de guerre au XVIème siècle », op.cit., p207.

<sup>140</sup> Blaise de Monluc, op. cit., Tome II, p171.

importantes, ce n'est pas pour vivre dans le confort et la sécurité de la Cour<sup>141</sup>. Monluc, qui se sent pousser des ailes lorsqu'il est sur un champ de bataille, n'imagine pas une autre occupation pour le gentilhomme. Il se définit à travers cette "activité" car elle est la seule où les vertus du noble peuvent s'affirmer, la seule digne de cette race supérieure qui a pour devoir de servir son roi, le premier noble de France et de lui offrir sa vie, si cela est nécessaire (impôt du sang).

Cette passion pour la guerre est présente chez le roi lui-même, et principalement chez les Valois. Pensons à François Ier et au risque insensé qu'il prit à la bataille de Pavie. Ou encore à Henri II amoureux des tournois, exercice militaire par excellence et qui perdit la vie au cours d'une joute. Les princes européens aimaient trop la guerre pour rester en paix. Selon Monluc, il est important de toujours occuper la noblesse et de lui fournir l'occasion de s'affirmer sur les champs de bataille. C'est pourquoi il critiquera vivement la paix de Câteau-Cambrésis qui brisera l'élan vers la gloire de nombreux gentilshommes ainsi que la possibilité inavouée de faire fortune. Il va plus loin en disant que la fin des guerres d'Italie est la cause directe des guerres civiles en France, puisque cette noblesse qui s'était occupée pendant un demi-siècle en Italie, se retrouve soudainement inactive et sans la possibilité de briller<sup>142</sup>. C'est la fin pour lui comme pour beaucoup d'autres passionnés de la guerre, d'une époque dorée où tous les rêves de gloire étaient permis. La paix lui laisse un goût amer dans la bouche puisqu'elle ralentit considérablement son ascension sociale. Cependant, certains nobles modérés se détachent de cette vision de la paix. C'est le cas de La Noue qui considère que la noblesse doit pouvoir s'occuper à juger ou à s'éduquer durant les temps de paix, afin de reprendre du terrain à la Robe qui se fait de plus en plus menaçante<sup>143</sup>.

Monluc est passé de sujet soumis à sujet contestataire, et les *Commentaires* lui ont servi à exprimer les critiques qu'il formulait à l'égard de ce qui l'entourait. Il est

---

<sup>141</sup> Ibid, Tome I, p242.

<sup>142</sup> Ibid, Tome II, pp376-379.

<sup>143</sup> « L'homme de guerre au XVIème siècle », op. cit., Madeleine Lazard, « Deux guerriers pacifistes: Michel de Castelnau et François de La Noue », pp54-55.

question évidemment de la Robe et de son essor en ce siècle où les anoblissements sont très fréquents et où la monarchie se sert de cette nouvelle classe docile comme d'une arme contre la noblesse d'épée trop arrogante. En bon guerrier, Monluc n'aime pas cette classe de parvenus qui éclipsent la vieille noblesse d'épée par ses privilèges. Il déplore le pouvoir que le roi accorde à des hommes qui ne le servent pas par l'épée. Dans cette critique de Monluc sur la trop grande puissance accordée à la Robe, on retrouve le duel entre la noblesse d'épée et la noblesse de robe qui caractérise bien la deuxième moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle.

Monluc a les mêmes mots pour les hommes de Cour. Il cultive d'ailleurs une véritable haine à l'égard des courtisans qu'il tient pour responsables des erreurs commises par les rois et de toutes les disgrâces dont sont victimes les nobles d'épée. À ce sujet, il reproche à son souverain qu'il s'agisse de François Ier, Henri II, Charles IX ou Henri III de trop se laisser tromper par ces hommes qui vivent dans le luxe et l'oisiveté de la Cour<sup>144</sup>. Il critique bien haut ces gens qui sont de bien mauvais conseillers, et qui influencent le roi dans ses choix politiques. Monluc évoque la faiblesse de caractère des derniers Valois, qui étaient bien souvent manipulés par un entourage assoiffé de pouvoir (ce fut le cas de François II par les Guise, et de Charles IX par Coligny). Mais ce dont Monluc les accuse, c'est d'obtenir l'essentiel des charges importantes distribuées par le roi grâce à leur naissance et non pour leur mérite. Comme bien d'autres, Monluc se sent lésé et constate à chaque injustice, l'inutilité de son sacrifice pour briller aux yeux du roi afin que celui-ci le remarque et le récompense pour ses loyaux services. Toute sa vie il attendra parfois en vain, la reconnaissance de ses rois. Afin de mieux se faire connaître, il s'essayera au métier de courtisan, mais sans succès. Monluc se disait trop franc et trop libre pour être à l'aise dans ce milieu corrompu, tellement éloigné de lui<sup>145</sup>. De manière détournée, il critique la Cour et l'ambiance qui y règne. La trop grande influence des femmes qui s'y trouvent est également un sujet sur lequel il tient à intervenir:

---

<sup>144</sup> Pierre Michel, *Blaise de Monluc*, op. cit., p137.

<sup>145</sup> Blaise de Monluc, op.cit., Tome I, p76.

*“Tousjours à la Court il y a quelque charité qui se preste, et par mal’heur les dames peuvent tout. Mais je ne veux pas faire le réformateur. Madame d’Estampes en fit bien chasser de plus grands que moy, qui ne s’en vantèrent pas, et m’estonne de ces braves historiens qui ne l’osent dire”<sup>146</sup>.*

Il estime qu’en France, elles se mêlent de trop de choses et ont trop de crédit auprès du roi<sup>147</sup>:

*“C’est là où l’on faict profit; car le recullement de l’un sert d’avancement à l’autre.”<sup>148</sup>*

Par ces agissements, la Cour mine la concorde entre les nobles, et Monluc en a conscience puisque lui aussi a souffert de disgrâces dans sa vie. Il déplore que trop souvent la réputation d’un homme dépende des dires de la Cour. Pour son malheur, les courtisans jugent et font “la pluie et le beau temps” en fonction de leurs intérêts, sans se soucier de la réputation qu’ils salissent<sup>149</sup>. Monluc parle ici du tort qui est fait à la noblesse d’épée par ce monde courtisan bien éloigné des idéaux de la noblesse d’épée mais toujours très proche du roi:

*“...ces messieurs les courtisans, qui ne manèrent jamais autre fer que leurs orloges et monstres, parlent comme bon leur semble; ils font des demy-dieux et font les empresses, comme si rien n’estoit bien faict s’il ne passoit par leur teste”<sup>150</sup>.*

À travers les différentes critiques que Monluc adresse tantôt à la Robe, tantôt aux courtisans, on retrouve tout le complexe de la noblesse d’épée qui se voit de plus en plus dépossédée de ses pouvoirs et de son influence dans une société où elle avait l’habitude de régner. Monluc donne l’impression d’un gentilhomme tourné vers le passé, vers une époque où l’esprit chevaleresque faisait l’admiration. Il ne semble pas prêt à accepter ce nouvel art de vivre de la noblesse qui s’impose à lui.

Dans le volumineux récit de Monluc, il n’est pas seulement question de guerres, de batailles et de brillants faits d’armes tels que ceux que l’on aimait raconter à la

---

<sup>146</sup> Ibid, Tome I, Livre II, p178.

<sup>147</sup> Ibid, Tome III, Livre VI, p591.

<sup>148</sup> Ibid, Tome II, p217.

<sup>149</sup> Ibid, Tome II, Livre IV, p216.

<sup>150</sup> Ibid, Tome III, Livre VI, p13.

Cour de François Ier ou Henri II. Dans le travail de réécriture qu'il a entrepris, Monluc a donné une autre dimension à ses mémoires. Par ses réflexions, ses critiques et ses commentaires sur son époque, il s'est imposé par moments, peut-être inconsciemment puisque ce n'est pas son objectif premier, comme un visionnaire. C'est à travers cet aspect que Monluc a donné à son ouvrage, que l'on voit le mieux l'influence de l'humanisme sur sa personne ainsi que les attitudes qu'il adoptera face aux diverses transformations sociales qu'il devra affronter.

Il s'agit d'abord de son idée d'une école militaire. En règle générale, les jeunes nobles comme Monluc ou La Noue qui se destinaient au métier des armes, recevaient une éducation plutôt limitée. Après avoir, comme dans le cas de Monluc, fort peu appris à lire et à écrire, ils s'orientaient vers les exercices du corps et surtout vers ceux des armes et des chevaux. La Noue, le premier, reconnaîtra l'insuffisance de sa formation et s'éduquera lui-même en lisant Xénophon, Salluste, Thucydide, Tite-Live et surtout Plutarque, alors très à la mode. Selon La Noue, cette formation était nécessaire pour le militaire puisque, disait-il, la naissance n'était pas une garantie de supériorité intellectuelle. À maintes reprises, Monluc rejoint La Noue qui avançait le projet d'organiser des académies militaires. La Noue avait constaté la décadence de la noblesse et demandait au roi de créer des académies provinciales où les jeunes recevraient une culture générale tout en apprenant le métier des armes. Cette formation devait faciliter l'insertion du noble dans l'État moderne et assurer la reprise en main de ses anciens privilèges perdus au profit de la Robe. Brantôme, quant à lui, voyait dans le capitaine idéal qu'il a décrit dans son ouvrage intitulé *Vie des grands capitaines français et étrangers*, un homme de guerre de la trempe de Fabius Maximus ou de Marcellus qui en plus de son expérience acquise sur les champs de bataille et de sa maîtrise des nouvelles techniques, posséderait une solide culture humaniste<sup>151</sup>. L'idée d'un gentilhomme aussi habile par la plume que par l'épée se répand de plus en plus au sein de cette noblesse d'épée. La Noue dit à propos de

---

<sup>151</sup> André Corvisier, *Le soldat, la stratégie et la mort*, op. cit., p38.

l'éducation de la gentilhommerie:

*“Il est notoire que du temps de nos grands pères, quand un gentilhomme s'adonnoit à l'estude de la langue grecque ou latine, ses compagnons disaient qu'il falloit en faire un cler, et que l'espée ne luy estoit convenable. Mesme ce proverbe couroit, que l'homme de guerre ne devoit sçavoir sinon escrire son nom, comme si les sciences eussent esté empeschemens qui l'eussent rendu moins valeureux”*<sup>152</sup>

Ce n'est qu'au XVIIIème siècle que le projet d'une véritable école militaire se réalisera<sup>153</sup>.

Des hommes tels que Monluc ou La Noue ont posé les fondements des futures écoles militaires. Dans sa remontrance au roi, Monluc propose d'évaluer un militaire pour l'octroi d'une charge, en fonction de critères tels que l'honneur, la valeur, l'expérience et le mérite plutôt que la naissance. Les gentilshommes intéressés par une charge seraient considérés par un jury constitué de militaires d'expérience tels que lui (ici Monluc propose au roi une idée pour sa propre reconversion). Les examinateurs tiendraient compte de la carrière, de la qualité de stratège et de la réputation du candidat. Ainsi, le roi en rendant justice à ses valeureux serviteurs, s'entourerait de chefs de guerre de qualité et d'expérience. Ce que demande Monluc, finalement, c'est une modernisation de l'armée en changeant certains fondements plutôt archaïques ainsi que la reconnaissance des services rendus par ses fidèles guerriers. Mais, à travers cette idée d'examen des militaires pour l'octroi des charges, on retrouve également la volonté de Monluc de faire cesser l'habitude des rois de distribuer les récompenses en fonction de la naissance, sans tenir compte du mérite et de la valeur de ceux qui le servent au risque de leur vie.

Les nobles qui ne vivent que pour faire la guerre, sombrent en temps de paix, dans un ennui profond. Beaucoup d'entre eux se sont engagés dans les guerres civiles pour mettre un terme à leur ennui, car ils appartiennent à une classe sociale belliqueuse

---

<sup>152</sup> François de La Noue, *Discours politiques et militaires. Textes publiés par F.E. Sutcliffe*, Librairie Minard, Paris, 1967. p232.

<sup>153</sup> William H. Huseman, *La personnalité littéraire de François de La Noue*, op.cit., p98.

encore indisciplinée et incontrôlable. C'est en cela que l'on voit que la guerre est pour eux davantage un beau jeu qu'un engagement par conviction pour une cause qui leur tient à cœur. Monluc sait que cette noblesse, lorsqu'elle n'est pas employée au service du roi, peut-être dangereuse. Le déchirement des nobles lors des guerres civiles en sera la triste illustration. C'est pour cette raison d'ailleurs que Monluc demandera au roi de maintenir les nobles à la Cour en temps de paix pour les occuper et les surveiller et ainsi avoir un certain contrôle sur eux:

*“...car un roy doit toujours désirer que ceux qui sont ses subjects, s'ils sont grands et puissants, soyent dans le coeur du royaume et non aux extrémités, car lors ils n'osent lever les armes”<sup>154</sup>.*

Monluc annonce ici sans le savoir, l'épisode de la Fronde qui se déroulera un demi siècle plus tard. Quand Monluc demande au roi de contrôler les nobles en les maintenant à la Cour, on pense évidemment à ce que Louis XIV fera près d'un siècle plus tard, alors qu'il avait en mémoire le souvenir de la Fronde et le danger que peut représenter la noblesse. C'est dans l'idée de soumettre la noblesse qu'il créera une immense Cour au fonctionnement complexe et l'image du roi soleil, maître tout puissant( l'aspect grandiose recherché par Louis XIV exercera un certain attrait sur les nobles). C'est parce qu'il sait cette noblesse dangereuse lorsqu'elle est inactive que Monluc préconise sans cesse une guerre étrangère:

*“Car avoir tant de princes de sang royal et autres princes estrangers, et les tenir sans avoir quelque guerre estrangère, c'est un mauvais conseil. Il faut penser ou de battre les autres ou de s'entrebattre soy-mesme”<sup>155</sup>.*

On retrouve ici un souci de réconciliation des princes et le désir de voir la fin des conflits internes, quitte à ce que la noblesse maintenue à la Cour, revête davantage l'habit de courtisan que la cuirasse du guerrier. La Noue, quant à lui, pense que la France épuisée par vingt cinq ans de guerre civile, ne peut se permettre une guerre étrangère. Monluc par contre, serait prêt à accepter une alliance avec le Turc, pour

---

<sup>154</sup> Blaise de Monluc, op.cit., Tome III, p203.

<sup>155</sup> Ibid, Tome III, p149.

lutter contre l'hégémonie de l'Empereur. Il suggère au roi d'employer sa noblesse bouillonnante à la conquête du Nouveau Monde à l'image de l'Espagne ou du Portugal, ce qui serait fort bénéfique pour le royaume et très apprécié par la noblesse qui rêve d'aventures. Il voit en la conquête du Nouveau Monde la possibilité d'une nouvelle Italie pour la gentilhommerie française<sup>156</sup>. Ces conseils au roi, qui s'avèrent fort justes, montrent à quel point il fut un observateur efficace de son temps, et aussi un homme plein de frustrations qui semblait vivre par moments, à contre-courant de son époque.

---

<sup>156</sup> Pierre Michel, « L'homme de colère et l'homme de paix! Monluc, Montaigne », op. cit., p58.

### C) La morale de Monluc

Monluc, dont la devise est *Deo duce, ferro comite*, est loin d'être un humaniste au même titre que Lefebvre d'Étaples, Reuchlin, Du Bellay, Montaigne ou encore Érasme qui ont brillé à travers toute l'Europe. Il est, et demeure jusqu'à sa mort, un guerrier illettré, profondément animé par l'esprit chevaleresque. Cependant, on perçoit à la lecture des *Commentaires*, l'évolution de sa pensée lentement influencée par ce courant qui se répand, ne serait-ce que par ses nombreuses références à l'Antiquité. Il est plus sensible aux préoccupations de ces gens qui ont édifié un univers de la culture et défini les "humanités", c'est à dire les qualités qui font la dignité et la singularité de l'homme<sup>157</sup>. Monluc va alors développer un côté contestataire sensiblement présent dans les *Commentaires* à travers diverses réformes qu'il propose et ainsi dévoiler indirectement toute la morale qui l'anime.

De plus en plus, les grands penseurs humanistes critiquent l'aspect immonde et immoral de la guerre. Pour Érasme, si l'homme est né, contrairement aux animaux, sans défenses (écailles, venin, ailes, carapace...), c'est par ce qu'il est fait pour l'amitié et non pour la guerre<sup>158</sup>. Le rire, dit-il, que la nature lui a attribué, est un signe d'allégresse. Cette guerre qui a différents foyers en Europe, est une "pestilence si funeste". Érasme rajoute à ce propos:

*"Pour l'homme, aucune bête féroce n'est plus funeste que l'homme"*<sup>159</sup>.

Celui qui s'est imposé comme le plus grand pacifiste de son siècle, montre dans l'adage intitulé "La confession du soldat", à travers le dialogue entre un soldat qui revient de la guerre et son ami, le côté vicieux (appât du gain, vie dissolue...) et l'aspect pervers de la vie du guerrier. Pour lui, l'homme fait la guerre car il sert ses

---

<sup>157</sup> Arlette Jouanna, *La France du XVIème siècle*, op.cit., p259.

<sup>158</sup> Jean-Claude Margolin, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, Paris, Aubier Montaigne, 1973. p115.

<sup>159</sup> Ibid, p118.

ambitions et obéit à sa colère<sup>160</sup>. Érasme est l'un de ceux qui ont dénoncé ouvertement les méfaits de la guerre. La critique qu'il formule face à ce fait de société s'inscrit finalement dans un mouvement pacifiste qui se développe dès le début du XVIème siècle:

*“De tous ces maux qui déchirent la vie des hommes, le plus odieux et le plus nuisible est la guerre. Ne porte-t-elle pas le coup le plus atroce aux bonnes moeurs et à l'intelligence autant qu'à la vie des hommes...”* (Lettre à François Ier, 1523, en préface à sa Paraphrase de St-Marc)<sup>161</sup>.

Érasme critique surtout dans le fait de la guerre, les misères qui en découlent, à savoir l'enrôlement des troupes, la levée des impôts pour financer les campagnes, la picorée, les vols et les viols... finalement les maux qui s'abattent sur les populations. Pour Monluc, la paix est la pire des choses qui puisse lui arriver. Elle est contraire au style de vie qui le caractérise et provoquera, il l'affirme, la chute des Valois.

Si au premier abord, Monluc semble être à l'opposé d'Érasme, il va pourtant s'en rapprocher dans sa manière d'envisager la morale des militaires que l'on accuse de tous les maux. Aussi, c'est pour lutter contre ces calamités qu'il demande une meilleure formation des militaires afin d'éviter les abus. Il sait que la guerre touche en premier lieu les populations civiles:

*“...Dieu doit bien estre misericordieux en nostre endroit, qui faisons tant de maux”*.<sup>162</sup>

La picorée, comme il l'appelle, c'est à dire le sac, est une pratique courante au XVIème siècle. Comme beaucoup de chefs de guerre, Monluc ne la condamne pas et ne l'interdit pas non plus. Lorsque les soldats ne sont pas payés malgré leur service, il est difficile pour le chef de refuser de leur livrer une ville en guise de récompense<sup>163</sup>. Monluc reconnaît que le militaire est une véritable plaie pour le peuple, mais la guerre est un mal nécessaire pour la grandeur du royaume:

---

<sup>160</sup> Ibid, p144.

<sup>161</sup> Cité par Charles moulin, *Érasme. Introduction et choix de textes*. Paris, Éditions à l'enfant poète, 1948.

<sup>162</sup> Blaise de Monluc, op.cit., TII, p126.

<sup>163</sup> Ibid, Tome II, p356.

*“Car la nécessité de la guerre nous force, en despit de nous-mesmes à faire mille maux, et faire non plus estat de la vie des hommes que d’un poulet. Et puis les plaintes du peuple qu’il faut manger, en despit qu’on en aye, les veufves et orphelins que nous faisons tous les jours, nous donnent toutes les malédictions dont ils se peuvent adviser”<sup>164</sup>.*

Beaucoup critiquent la vie des hommes d’épée, qui est, selon les hommes de lettres, de plus en plus contestable. À ce propos, Monluc se plaint de la mauvaise image que le public a de la noblesse. On lui reproche de vouloir entretenir la guerre qui est sa principale occupation. Monluc s’insurge contre cette croyance. Il en veut pour preuve la brutalité et l’intransigeance avec lesquelles il a traité les huguenots en Guyenne. S’il a été extrêmement violent envers eux, c’était pour mettre un terme à ces conflits le plus vite possible<sup>165</sup>. Il y a donc une certaine prise de conscience des méfaits de la guerre chez Monluc, mais on voit aussi dans ses propos, qu’il cherche à attirer la sympathie du lecteur alors que des accusations de cruauté pèsent contre lui:

*“...ou plustost que la guerre m’a fait commettre, car de mon naturel je n’estois pas adonné à faire mal, et surtout ay toujours été ennemy du vice, de l’ordure et villennie, ennemy capital de la trahison et desloyauté.”<sup>166</sup>*

Érasme est plus acerbe dans ses critiques. Selon lui, les origines de la guerre sont beaucoup moins nobles que ce que les militaires prétendent. Elles sont causées par les vices de l’âme humaine, comme l’ambition qui dirige trop souvent le cœur de l’homme<sup>167</sup>. Et, il ajoute:

*“Désormais tous les crimes peuvent être commis, justifiés par la guerre, tandis que les lois les plus justes se taisent au milieu des armes...”<sup>168</sup>.*

Donc Érasme condamne tous les excès commis au nom de la guerre. Dans ce sens, Monluc rejoint la pensée d’Érasme au sujet des guerres civiles, car selon lui, ce sont

---

<sup>164</sup> Ibid, Tome III, p409.

<sup>165</sup> Ibid, Tome III, p268.

<sup>166</sup> Ibid, Tome III, p410.

<sup>167</sup> Cité par Charles Moulin, op.cit. p143.(Lettre à Antoine de Berg, 15 mars 1514)

<sup>168</sup> Ibid, p143.

les proches du roi qui influencent la politique française en se cachant derrière la religion et les dogmes<sup>169</sup>. Monluc dit ouvertement que beaucoup de gentilshommes, et surtout les gens proches de la Cour, se sont servis de la religion pour déclencher les guerres civiles, masquant ainsi la véritable origine de ces conflits meurtriers.

Les guerres civiles qui ont mis la France à feu et à sang, ont fait prendre conscience à Monluc de l'inutilité de la violence et de ses terribles conséquences. Les pages qu'il écrit contiennent de sincères repentirs. Monluc fait preuve d'humanité. Il songe aux veuves et aux orphelins qu'il a laissés derrière lui pendant toutes ces terribles années, et adresse à Dieu une demande de pardon. D'ailleurs, les dernières années de sa vie se passent dans la méditation. De plus, la conclusion des *Commentaires* n'évoque pas un champ de bataille, mais le souvenir attendri d'un prieuré logé dans les montagnes d'où Monluc pouvait contempler la France et l'Espagne:

*“Il me ressouvenait tousjours d'un prieuré assis dans les montagnes que j'avais veu autrefois partie en Espagne, partie en France... J'avais fantaisie de me retirer là en repos; j'eusse veu la France et l'Espagne en mesme temps...”*<sup>170</sup>

La prise de conscience de Monluc sur les méfaits de la guerre a des limites. Monluc s'est en réalité livré à beaucoup d'actes de cruauté pendant les guerres civiles(et les a raconté avec une certaine désinvolture) sans en prendre conscience tant il se laisse enivrer par le combat et le désir de rétablir l'ordre<sup>171</sup>.

---

<sup>169</sup> Blaise de Monluc, op.cit., Tome II, p404.

<sup>170</sup> Ibid, Tome III, p445.

<sup>171</sup> Pierre Michel, *Blaise de Monluc*, op. cit., p149.

Malgré sa réputation d'homme cruel et sans scrupules, Monluc a toujours eu une certaine conscience professionnelle. Dès le début des *Commentaires* d'ailleurs, il rappelle que tout militaire se doit d'éviter trois vices qui peuvent faire de lui un homme corrompu. Il s'agit du jeu, du vin et de l'avarice. Il ajoute aussi que le militaire doit toujours mettre de côté ses affaires de cœur et s'attarder davantage sur l'évidence de l'utilité des lettres.

Monluc a donc conscience de la nécessité pour les militaires d'avoir une certaine valeur morale. Peu d'entre-eux ont de la considération pour leurs troupes car elles appartiennent à une classe inférieure. Bayard, dont tout le monde vantait les qualités, ne supportait pas de marcher aux côtés de simples soldats. C'était une insulte à sa condition. Monluc, quant à lui, ne s'est jamais montré très arrogant à l'égard des roturiers. Il en a connu, fils de laboureurs ou artisans, qui se sont montrés plus valeureux que les nobles, par leur courage et leur vertu sur un champ de bataille<sup>172</sup>. Il préférerait juger un homme à sa valeur au combat plutôt qu'à sa naissance, peut-être parce que lui-même a toujours souffert des critiques de ceux qui l'ont tenu pour un parvenu, un petit noble de province, crotté et sans manières. Il demande aussi aux militaires de mieux prendre soin des troupes car il sait l'efficacité d'une armée bien dirigée. Cependant, et c'est là tout l'aspect contradictoire de Monluc, lui-aussi parfois ne considère pas beaucoup la vie des soldats:

*“Ne craignez en un sault périlleux d'hasarder la vie du soldat. Il n'y a ordre: il faut que quelqu'un se sacrifie pour le public (autrement le monde serait trop peuplé)...”*<sup>173</sup>

Dans une bataille, la vie du soldat ne vaut guère plus que celle d'un poulet, et il accorde plus d'importance à son cheval qui le porte au combat, car il est un outil de guerre. C'est avec une réelle tristesse d'ailleurs qu'il évoque la perte de son cheval Turc à la bataille de Targon en juillet 1562, car après ses enfants, il était ce qu'il

---

<sup>172</sup> Blaise de Monluc, op. cit., Tome I, p23.

<sup>173</sup> Ibid, Tome II, p354.

aimait le plus au monde<sup>174</sup>.

L'autre question que Monluc soulève au sujet des qualités du militaire, est celle des charges données pour le mérite ou pour la naissance. À bien des reprises, il s'insurge contre ces hommes qui ont obtenu des charges importantes dans l'armée pour leurs titres et non pour leurs qualités militaires. Ce sont ces hommes inefficaces qui salissent la réputation de la noblesse d'épée et dérobent de surcroît à la noblesse plus modeste, la chance de se hisser au sommet de la hiérarchie (c'est pourquoi il développera l'idée d'un examen pour l'octroi des charges). C'est d'ailleurs l'avis de Brantôme qui s'exprime ainsi au sujet du favoritisme:

*“C'est une chose très périlleuse de donner des charges de guerre à ces mignons et favoris de merde qui ne font que gaster et souiller la besogne et ne fayre rien qui vaille”<sup>175</sup>.*

Finalement, la morale militaire que Monluc recommande à tout homme qui se destine au métier des armes, rappelle le code de chevalerie, et évoque aussi des valeurs plus humaines. On sent alors le vif désir de Monluc de ce retour aux vertus de la noblesse d'épée qui ont fait sa grandeur. Cependant, Monluc est loin d'être un exemple de perfection morale. En effet, au moment de sa retraite forcée, il est un homme très à l'aise financièrement car il s'est enrichi tout au long de sa carrière. Il n'a pas seulement combattu pour la beauté du geste, ou comme il le dit, pour le service de son roi. Il voyait aussi dans ce métier, une possibilité de faire fortune. Lui qui a grandi dans l'austérité de son Gascogne natale, a toujours eu une certaine admiration pour les Grands que l'argent rendait si puissants.

---

<sup>174</sup> Ibid, Tome II, p491.

<sup>175</sup> Cité par André Corvisier, *Le soldat, la stratégie et la mort*. Paris, Économica, 1989. p26.

Suite au siège de Thionville lors duquel il perdit cinq cents soldats, Monluc prit conscience du sort des blessés et des mutilés de guerre<sup>176</sup>. Lui qui avait jadis peu de considération pour la vie des soldats, se soucie à la fin de sa vie, des victimes de la guerre et souhaite une organisation de secours généralisée. On sent alors naître en lui un sentiment de solidarité et de justice qui vise l'avenir. Dans le fond, il évoque l'idée de l'institution des Invalides qui verra le jour près d'un siècle plus tard. Voici l'appel de Monluc au roi:

*“Certes, Sire, et vous qui estes appelé aux grandes charges, une des principales choses dont vous devriez avoir soin, c'est d'établir des lieux pour les pauvres soldats estropiés et blessés, tant pour les panser que pour leur donner quelque pension. Pouvez-vous moins faire, puisqu'ils vous font présent de leur vie? Cette espérance leur fait prendre le hasard plus volontiers. Certes, vos âmes en répondront, car elles n'auront pas plus de privilèges que les nôtres: et si, vous en porterez encore plus, car vous nous faites faire les maux que nous faisons pour plaire à vos passions; et si Dieu n'a compassion et de vous et de nous, ce sera une grande pitié. Sire, à l'honneur de Dieu, pourvoyez aux pauvres soldats qui perdent bras et jambes pour votre service. Vous ne leur avez pas donnés, c'est Dieu. Pouvez-vous moins faire que les aider à nourrir?”<sup>177</sup>*

Monluc avait donc songé à ce que sera l'Hôtel Royal des Invalides mais ce n'est qu'en 1631 que Richelieu reprendra le projet d'hospice pour les anciens soldats (Commanderie de St Louis) qui était né sous le règne d'Henri III<sup>178</sup>. En 1670, aucune fondation n'existait encore pour abriter les soldats invalides sans ressources ayant combattu pour la France. Louis XIV, sensible lui aussi au sort des militaires qui l'avaient servi lors de ses nombreuses campagnes, demanda à Louvois de construire *“un hostel royal d'une grandeur et espace capables d'y recevoir et loger tous les officiers et soldats tant estropiés que vieux et caduques et d'y assurer un fonds suffisant pour leur subsistance et leur entretenement”*.

Ce sentiment de solidarité est nouveau chez Monluc. C'est sans aucun doute la violence et l'aspect impitoyable des guerres civiles qui lui ont conduit à une certaine

---

<sup>176</sup> Pierre Michel, *Blaise de Monluc*, op.cit., p156.

<sup>177</sup> Blaise de Monluc, op. cit., Tome II, p355.

<sup>178</sup> André Corvisier, *Armées et sociétés...*, op. cit., p97.

sagesse et une réelle sensibilité. À la fin de sa vie, il souhaite prendre du recul en s'isolant dans son prieuré afin de réfléchir aux maux de la guerre, aux convictions et aux engagements qui ont fait sa vie.

Par sa formation au métier des armes, son style de vie et sa carrière, Monluc n'est pas homme à montrer ses sentiments et à faire preuve d'une quelconque sensibilité. Toute sa vie il a côtoyé la mort et la désolation sans en avoir été vraiment affecté. Comme l'a dit justement Robert Muchembled, l'homme du XVIème siècle évolue dans une époque, une société où la sensibilité est refoulée, surtout chez l'homme de guerre qui doit prouver sa valeur, son courage et sa virilité sur le champ de bataille<sup>179</sup>. Dans ce long récit, les moments de tristesse relatés par Monluc sont rares. À la mort de ses fils ou de son roi bien aimé Henri II, il a de vraies larmes, mais peut-être parce qu'il s'agit de militaires. À la mort du capitaine Peyrot, il est brisé par la douleur. Il perd un fils, mais surtout un grand homme de guerre qui faisait briller le nom de Monluc<sup>180</sup>(il perdra encore Marc-Antoine, tué devant Ostie et Fabien à Nogaro). Aurait-il autant pleuré son fils, mort à l'île de Madère, s'il avait été un civil, ou pis encore, un robin? On est en droit de se poser la question lorsque l'on sait qu'il évoque la mort de sa femme dans les *Commentaires*, de manière très détachée, en seulement deux lignes:

*“...et me retiray à Estillac, pour donner quelque'ordre à ma maison, ayant sceu la mort de ma femme”<sup>181</sup>.*

Et pourtant, malgré la sécheresse et la dureté de cœur apparentes de cet homme de guerre, on le sent plus enclin à livrer ses sentiments sur ses vieux jours. Il a laissé tomber son masque d'insensibilité qu'il estimait comme faire partie de ses fonctions

---

<sup>179</sup> Robert Muchembled, *L'invention de l'homme moderne*, Paris, Fayard, 1988. p344.

<sup>180</sup> Blaise de Monluc, op.cit., Tome I, p225.

<sup>181</sup> Ibid, Tome II, p506.

de militaire<sup>182</sup>. Toutes ces années de combats l'ont rendu plus sensible, notamment au sort des blessés, des familles des soldats, des populations civiles victimes des guerres. Après sa retraite forcée due à sa blessure au visage, il consacre son temps à son instruction qui lui a tant fait défaut tout au long de sa vie. Monluc, qui n'a plus à prouver son courage et sa valeur militaire, se laisse toucher par les idées humanistes qui évoquent le sort et le bien-être de l'homme et qui sont présentes dans des ouvrages dont il s'est inspiré tels que ceux de Du Bellay.

Monluc, le maréchal de France, héros de Cérisoles et de Sienne, mais qui a aussi inspiré des grands hommes et des penseurs comme Montaigne (*Essais*, II, VIII), Etienne Pasquier (*Lettres*, XVIII, 2, à M. Pelgé), Brantôme (*Grands capitaines français*), De Thou (pour son *Histoire Universelle*), Henri IV, D'Aubigné (*Histoire Universelle*, Tome VII) puis Jean Giono (préface des *Commentaires*), et Sainte Beuve (*Causeries du Lundi*, vol. X), a su parfaitement maîtriser le passage de l'homme de guerre à l'homme de lettres. C'est en cela que Monluc est à lui seul l'illustration de l'évolution qui s'opère dans la société du XVIème siècle, sur le plan culturel et intellectuel.

Les *Commentaires* ont permis à Monluc de lui assurer une notoriété qu'il n'aurait probablement pas acquise par ses seuls faits d'armes. Lorsqu'il prend la plume pour laisser sa vie dans la mémoire collective, il est conscient de l'écho que peut lui donner l'écriture. Aussi, n'est-ce pas par hasard, si dans les ajouts au texte initial écrits pour répondre aux accusations, Monluc fait part de sa vision de la société. Il n'hésite pas à élever la voix pour s'insurger, nous avons pu nous en rendre compte à plusieurs reprises au cours de cette étude, contre ce qui lui a fait du tort tout au long de sa vie. C'est généralement lorsqu'il s'adresse au roi, qu'il propose certaines réformes envisageables pour le bien de tous, c'est à dire d'abord pour son bien. Monluc évoque notamment un désir de réforme juridique car il s'oppose à l'application du

---

<sup>182</sup> Pierre Michel, *Blaise de Monluc*, op. cit., p157.

droit romain. Il préférerait un droit mieux adapté aux réalités du royaume de France. Le gascon critique aussi “l’injustice de la justice”. On retrouve ici la haine du soldat pour les gens de robe et les plaideurs qui préfèrent les palais aux champs de bataille, qui s’enrichissent et s’accaparent de plus en plus de charges importantes. Dans sa “Remonstrance” au Parlement de Bordeaux, il exhorte vivement les jeunes conseillers à revêtir la cuirasse à la place de la robe et conseille au roi de les encourager au métier des armes qui leur est propre, car dit-il, il vaut mieux mourir d’une balle dans la tête que d’une pierre dans les reins<sup>183</sup>. C’est la mort la plus digne pour un gentilhomme qui a le privilège de porter les armes. Ici encore, c’est le vieux guerrier qui s’exprime et s’élève contre un idéal qui n’est pas le sien, car contraire à ses convictions intimes. Il n’en peut plus de ces gens de justice qui cherchent à détruire la réputation des gens de bien (comme lui), pour mieux se mettre en valeur devant le roi. De la même manière, Monluc conseille aux jeunes nobles de s’intéresser davantage aux charges. On retrouve ainsi l’idée du déclin du pouvoir réel de la noblesse d’épée et la montée de la noblesse de robe. Donc, Monluc souhaite une reconquête du pouvoir politique par la noblesse d’épée et ainsi retrouver son influence auprès du roi. Aux projets de réforme, Monluc ajoute de nombreuses critiques sur son époque qui donnent une tout autre dimension aux *Commentaires*.

Un autre thème important et cher aux yeux de Monluc, est celui de la religion. À maintes reprises, Monluc déplore les méfaits de la religion et de ceux qui agissent en son nom. Il sait que pour beaucoup de gentilshommes, l’engagement dans les guerres civiles n’est pas idéologique. Beaucoup sont attirés par le pouvoir et l’argent. Ainsi, la nature des conflits qui ensanglantent le royaume est beaucoup plus malsaine. D’ailleurs, la partie des *Commentaires* qui parle des guerres civiles est très différente des premiers livres. On y retrouve davantage de violence et de cruauté. On sent à travers ses mots le climat lourd en complots et en intrigues qui règne dans l’entourage du roi. Malgré son amour pour la guerre, Monluc souhaite vivement un

---

<sup>183</sup> Pierre Michel, *Blaise de Monluc*, op. cit., p171.

retour à la paix. Ces guerres civiles auxquelles il participe de manière active en Gascogne, lui font prendre conscience des terribles maux qui accablent la France. Après quinze ans de troubles, au moment de l'écriture des *Commentaires*, il constate le grand affaiblissement de la France. De plus, il sait par expérience que ce chaos est dû aux rivalités des grands du royaume qui se combattent et s'entretuent pour s'emparer du pouvoir tombé alors entre les mains des deux jeunes rois faibles et manipulés qui se succèdent (François II et Charles IX). Bien que cela puisse paraître étrange pour un homme de l'acabit de Monluc qui doit sa mauvaise réputation à la manière dont il traita les protestants, il affiche pourtant une certaine tolérance en matière de religion. Si Dieu est très présent dans sa vie (il fait toujours une prière avant une bataille afin de se libérer de la peur et de l'angoisse qui l'habitent, et remercie Dieu à chaque jour pour lui avoir prêté vie et assuré le succès) à l'instar de l'homme du XVI<sup>ème</sup> siècle, il n'est pas un religieux au sens propre du terme. Il se sent, dans ses combats, guidé par Dieu. Mais s'il vit une époque troublée par des questions religieuses, et s'il se range naturellement du côté catholique, c'est davantage pour une question de fidélité et de tradition. Comme La Noue ou Castelnau, il désapprouve le fanatisme religieux car il sait tout le mal qu'il peut faire à une nation, et considère les réformés avec une relative mansuétude. Il sait combien ces guerres religieuses qui enflamment l'Europe peuvent être longues à éteindre:

*“Car tant qu'il y aura deux religions, la France sera en division et en trouble... Les autres querelles se pacifient aisément, mais celle de la religion a longue suite”<sup>184</sup>.*

Son frère, Jean de Monluc, célèbre diplomate, a très tôt épousé la Réforme. Monluc aura toujours énormément de respect et de considération pour lui et ne tiendra pas compte de ses tendances religieuses.

S'il ne le dit pas clairement, on sent à travers les pages des *Commentaires*, une certaine lassitude du vieux guerrier. Celui qui jadis jubilait à l'annonce d'une bataille

---

<sup>184</sup> Blaise de Monluc, op. cit., Tome III, p421.

souhaite intérieurement un retour au calme. Peut-être que l'homme de guerre qu'il est encore jusqu'au plus profond de lui, se sent plus concerné par les maux de la guerre que le grand Érasme a tant décriés et que le mouvement humaniste dénonce. Peut-être a-t-il trop vu de morts et de désastres au cours de cette vie passée à faire la guerre! Par ces propositions ou projets, on sent Blaise de Monluc investi d'une sagesse non propre aux hommes de guerre. Il est soucieux de la miséricorde divine. On le sent sensible à ce que l'on commence à appeler les "humanités".

## Conclusion

Le XVIème siècle en France a été un temps de ruptures et de contrastes. Du bienfait de la Renaissance au cauchemar des guerres civiles, la France a été profondément transformée par tous ces bouleversements.

Blaise de Monluc est un enfant de ce siècle. Tantôt guerrier acharné à l'image de la noblesse d'épée qui revendique son appartenance à une race supérieure mais en déclin, tantôt écrivain de talent qui cherche à établir sa renommée par le récit de sa vie et les commentaires sur son époque, Monluc est un homme plein de contradictions. Lui qui ne se sentait pleinement vivant que dans l'odeur du sang et des canons, va pourtant assurer l'immortalité au nom de Monluc par l'écriture de ses mémoires qui constitue le dernier grand combat de sa vie. Malgré sa haine profonde pour les gens de lettres et de robe qui s'opposent à ce qu'il représente, il adoptera lors des dernières années de sa vie, le même style de vie, centré sur la méditation et la réflexion. Et, ce qui devait être à l'origine un plaidoyer contre les accusations qui pesaient contre lui, et qui était tout au plus une "littérature d'assaut", devient sans que Monluc en ait conscience, un ouvrage riche en informations sur son époque, ainsi que le fruit de l'évolution d'un homme. Ainsi, l'objectif premier des *Commentaires* est dépassé. Il nous laisse avec son ouvrage, plus qu'un récit de guerre et qu'un document unique sur l'armement, la tactique et les conditions matérielles des armées au XVIème siècle, un témoignage essentiel sur son temps. Monluc n'est plus seulement un guerrier et un fidèle serviteur du roi, il est aussi et surtout, un mémorialiste de talent à l'instar de Brantôme ou de La Noue.

Monluc fut un passionné, un gascon "*fascheux et colère*" qui se donnait corps et âme à ses idéaux. Homme de convictions, têtu, fortement imprégné de l'âpreté de ses origines gasconnes, il mènera sa vie en fonction de ses croyances profondes, au risque de se tromper. Militaire dans l'âme, guerrier jusqu'au bout des doigts, Monluc a toute sa vie vécu en regardant vers le passé, vers l'époque dorée de la chevalerie. Il

a grandi dans sa terre du Gers à travers ses rêves de gloire et de réussite nourris par les récits de guerre que l'on racontait au coin du feu et qui faisaient son plaisir. D'ailleurs, son départ pour l'Italie qu'il raconte dans les *Commentaires*, est une tradition médiévale directement sortie des romans de chevalerie. Il souffrira de l'évolution de la société qui décrie de plus en plus les vertus chevaleresques. L'homme de guerre perd de sa notoriété et brille de moins en moins aux yeux de la société. L'heure est aux changements. La noblesse de robe gagne du terrain sur la noblesse d'épée, et apporte la vision d'un nouveau gentilhomme cultivé. Monluc qui ne s'identifie pas à ce noble vêtu de la robe et armé de la plume, va pourtant s'en rapprocher.

Attaqué dans son honneur, accusé des pires maux par les enquêteurs de Charles IX, Monluc qui porte désormais, depuis la blessure de Rabastens, le visage de la mort, va riposter à coups de plume avec toute la fureur qui jadis guidait son épée. L'homme de guerre laisse petit à petit la place à l'homme de lettres. Dans son ambition littéraire nouvelle, une fois disculpé, Monluc se cultive, se renseigne, se documente. Il souhaite, par le récit de sa vie, inscrire à jamais le nom de Monluc dans l'histoire afin que personne n'oublie le glorieux gascon. Il sait l'aspect durable des écritures mais il n'a pas encore conscience de l'impact possible d'un tel ouvrage.

Par son nouveau travail d'écrivain, Monluc a donné sans le savoir une nouvelle dimension à ses mémoires, sans vraiment en mesurer la portée. À travers les lectures qu'il fait pour la réécriture des *Commentaires*, Monluc côtoie la pensée humaniste qui modèle la culture européenne. Comme beaucoup, il se laisse charmer par cette nouvelle façon de concevoir la vie et l'homme. Bien loin au départ des idéaux véhiculés par ce mouvement, il en est à la fin de sa vie, plus proche qu'il ne peut le penser. Il est sensible au sort des hommes et à la condition humaine, dans ce siècle où les guerres sont incessantes. L'éducation de la noblesse, la tolérance religieuse et le souci de la dignité font partie des nouvelles préoccupations de Monluc. Cependant, son attachement aux traditions religieuses et politiques de son temps l'emporte sur son désir de changements. Il a du mal à accepter les transformations de cette société qu'il voudrait à certains égards, immuable.

Le vieil homme s'interroge alors sur le sens de sa vie. On sent un doute s'immiscer dans sa manière de penser qui est à l'origine de toutes ses contradictions. On le sent tiraillé entre l'envie de revendiquer la supériorité de la noblesse d'épée, et le désir de se rapprocher de ces hommes de lettres, pour qui la paix n'est pas la pire des choses. Mais en même temps, il n'est pas sûr que Monluc aurait suivi la même évolution s'il n'avait pas été contraint à la retraite par une blessure, et s'il n'avait pas été menacé dans son honneur. C'est pourquoi à elle seule, la double vie de Monluc illustre parfaitement les changements qui s'opèrent dans cette société en pleine mutation..

À l'issue de ce travail, il convient de dire combien le personnage de Monluc est attachant tant il est humain. Malgré les quatre siècles qui nous séparent de lui, on le sent à chaque ligne, vivre à travers son ouvrage. C'est tout son travail de réécriture qui fait de son récit un texte vivant et passionnant. Monluc n'est plus seulement l'auteur des *Commentaires*, il est aussi un homme très proche de nous, avec ses défauts et ses qualités, ses bonheurs et ses tristesses, ses incohérences et ses contradictions. C'est bien là le piège que peut tendre ce rapprochement avec Monluc. Le lecteur peut perdre l'objectivité qui de mise lorsqu'on se penche sur la vie du gascon. Il écrit, rappelons-le, pour sortir des griffes des enquêteurs. Son rôle est alors de prouver son honnêteté et sa grandeur d'esprit, et d'attirer la sympathie du lecteur.

Les *Commentaires*, qui peuvent à certains égards se présenter comme un résumé du XVIème siècle à travers le témoignage de Monluc, annoncent en même temps certaines transformations qui verront le jour au XVIIème siècle. C'est en cela que l'on voit combien les observations de Monluc étaient justes et perspicaces. Évoquons seulement son idée d'une école militaire, son désir d'établir une institution pour les Invalides, ses conseils vis à vis du contrôle de la noblesse, ou encore ses idées en matière de tolérance religieuse. Monluc prouve par les commentaires qu'il formule à l'égard de la société dans laquelle il évolue, qu'il fut un témoin lucide de son temps.

Enfin, les *Commentaires* restent un ouvrage imposant, dont la riche substance demeure une source immense pour l'historien. Les thèmes d'étude sur Monluc et ses

mémoires sont aussi nombreux que diversifiés, et c'est bien cela qui rend cet auteur si fondamental et essentiel.

Par sa double carrière, Monluc s'inscrit dans la lignée des grands mémorialistes. Le XVII<sup>ème</sup> siècle verra de grands noms tels que Jean de Saulx-Tavannes ou Paul de Gondi, futur cardinal de Retz (1613-1679) suivre une voie similaire à celle de Monluc, en s'illustrant autant sur le plan militaire que littéraire. Bussy-Rabutin (1618-1693), qui fut un brillant militaire et un écrivain de talent et qui s'est illustré comme frondeur aux côtés de son ami Turenne, est un autre exemple de cette noblesse guerrière polyvalente qui a laissé des mémoires d'une singulière lucidité sur les mœurs de son temps.

Monluc l'homme de guerre et Monluc l'homme de lettres, ne sont qu'un seul et même homme qui emprunte tout à fait le chemin de ce siècle auquel il appartient. Et finalement, le message qu'il a laissé dans les *Commentaires* est encore présent dans les esprits, car c'est celui d'un homme terriblement humain, sujet aux métamorphoses d'une société.

## Bibliographie

### I Sources

- Bourdeille, Pierre de, seigneur de Brantôme. *Oeuvres complètes*. Collection de l'institut d'études médiévales. Paris, Renouard, 1864.
- Bourdeille, Pierre de, seigneur de Brantôme, *Discours sur les colonels et critique par Etienne Vaucheret*. Paris, J.Vrin, 1973. 421p.
- Bovet, Honoré. *L'arbre des batailles*
- Chartier, Alain. *Les oeuvres*. Genève, Slatkine reprints, 1975. 863p.
- La Noue, François de. *Discours politiques et militaires*. Textes publiés par F.E. Sutcliffe. Paris, Librairie Minard, 1967. 793p.
- Monluc, Blaise de. *Les Commentaires*. Édition critique publiée et annotée par Paul Courteault. Paris, Librairie Alphonse Picard, 1913.

### II Ouvrages généraux

- Collection Lagarde et Michard. *Le XVIème siècle. Les grands auteurs français*. Paris, Bordas, 1967. 256p.
- Elias, Norbert. *La civilisation des moeurs*. Paris, Calman-Lévy, 1973. 342p.
- Goubert, Pierre. *Les français et l'Ancien Régime. Vol I. La société et l'État*.

Paris, Armand Colin, 1984. 383p.

- Jouanna, Arlette. *La France du XVIème siècle. 1483-1598*. Paris, P.U.F, 1996. 688p.

- Muchembled, Robert. *L'invention de l'homme moderne. Culture et sensibilités en France du XVème au XVIIIème siècles*. Paris, Fayard, 1988. 517p.

### **III Monographies**

#### **1) La noblesse.**

- Constant, Jean-Marie. *La noblesse française aux XVIème et XVIIème siècles*. Paris, Hachette, 1985. 277p.

- Jouanna, Arlette. *Le devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'État moderne. 1559-1661*. Paris, Fayard, 1989. 504p.

- Jouanna, Arlette. *L'idée de race en France au XVIème siècle et au début du XVIIème siècle*. Montpellier, Presses universitaires de Montpellier, 1981.

- Jouanna, Arlette. *Ordre social. Mythes et hiérarchies dans la France du XVIème siècle*. Paris, Hachette, 1977. 252p.

- Meyer, Jean. *La noblesse française à l'époque moderne (XVIème-XVIIIème siècles)*. Que sais-je? Paris, P.U.F, 1991. 127p.

- Schalk, Ellery. *L'épée et le sang. Une histoire du concept de la noblesse(vers 1500-1650)*. Champ Vallon, 1996. 189p.

## 2) Guerre et armée

- Ballaguy, Paul. *Bayard. 1476-1524*. Paris, Payot, 1935. 374p.
  
- Corvisier, André. *Le soldat, la stratégie et la mort*. Paris, Économica, 1989. 491p.
  
- Corvisier, André. *Armées et sociétés en Europe de 1494 à 1789*. Paris, P.U.F., 1976. 222p.
  
- Corvisier, André. *La guerre. Essais historiques*. Paris, P.U.F., 1995. 423p.
  
- Fouquet-Lapar, Philippe. *Histoire de l'armée française*. Paris, P.U.F., 1986. 126p.
  
- Lemonnier, Henry. *Charles VIII, Louis XII et François Ier. Les guerres d'Italie (1492-1547)*. Paris, Tallandier, 1982. 427p.
  
- Colonel Revol, Joseph. *Histoire de l'armée française*. Paris, Larousse, 1929. 308p.
  
- Général Weygand. *Histoire de l'armée française*. Paris, Flammarion, 1961. 493p.
  
- "L'homme de guerre du XVIème siècle". Actes du Colloque de l'association RHR Cannes 1989. St Étienne, Publication de l'Université de St Étienne, 1992. 398p.

## 3) Violence et duel.

- Billacois, François. *Le duel dans la société française des XVIème -XVIIème*

*siècles*. Paris, Édition de l'école des hautes études en sciences sociales, 1986. 539p.

- Cauchy, Eugène. *Du duel considéré dans ses origines et dans l'état actuel des moeurs.TI*. Paris, Guillaumin et Cie, 1863. 484p.

- Gauvard, Claude. "De grâce especial". *Crime, État et société en France*. Paris, Publication de la Sorbonne, 1991. 473p.

- Muchembled, Robert. *La violence au village. Sociabilité et comportements populaires en Artois du XVème au XVIIIème siècle*. Brepols, 1989. 419p.

#### 4) Humanisme et Renaissance

- Bourassin, Emmanuel. *Le siècle de la Renaissance*. Paris, Tallandier, 1990. 309p.

- Coville, Alfred. *La vie intellectuelle dans les domaines d'Anjou-Provence de 1380 à 1435*. Genève, Slatkine reprints, 1974. 586p.

- Feugère, Léon. *Les femmes poètes au XVIème siècle*. Genève, Slatkine reprints, 1969. p391p.

- Grimberg, Carl. *Humanisme et Réforme*. Paris, Marabout Université, 1983. 367p.

- Margolin, Jean-Claude. *L'Humanisme en Europe au temps de la Renaissance*. Paris, P.U.F., 1981. 127p.

- Margolin, Jean-Claude. *Guerre et paix dans la pensée d'Erasmus*. Paris, Aubier Montaigne, 1973. 380p.

- Michel, Pierre. *Continuité de la sagesse française. Rabelais, Montaigne, La Fontaine*. Paris, Édition d'enseignement supérieur, 1965. 68p.
- Moulin, Charles. *Erasme. Choix de textes*. Paris, Éditions de l'enfant poète, 1948. 254p.
- "Culture et pouvoir au temps de l'humanisme et de la Renaissance". Actes du congrès Marguerite de Savoie. Genève, Slatkine reprints, 1978. 392p.
- "Sociétés et idéologies des temps modernes. TI et TII". Centre d'histoire moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries. Hommage à Arlette Jouanna. Montpellier, Presses Universitaires de Montpellier, 1996. 822p.

##### 5) Monluc

- Courteault, Paul. *Blaise de Monluc. Un cadet de Gascogne au XVIème siècle*. Paris, Alphonse Picard et fils, 1909. 308p.
- Le Gras, Joseph. *Blaise de Monluc. Héros malchanceux et grand écrivain*. Paris, Albin Michel, 1926. 285p.
- Michel, Pierre. *Blaise de Monluc. Travaux dirigés d'agrégation*. Paris, Société d'enseignement supérieur, 1971. 191p.
- Normand, C. *Les mémorialistes. Monluc*. Paris, 197,. 240p.
- Sournia, Jean-Charles. *Blaise de Monluc. Soldat et écrivain (1500-1577)*. Paris, Fayard, 1981. 443p.

#### 6) À propos des contemporains de Monluc

- Foisil, Madeleine. *Le Sire de Gouberville. Un gentilhomme normand au XV<sup>e</sup> siècle*. Paris, Aubier-Montaigne, 1981. 287p.

- Huseman, William H.. *La personnalité littéraire de François de La Noue (1531-1591)*. Paris, Librairie A.-G. Nizet, 1986. 196p.

#### IV Articles de périodiques

##### 1) Honneur, duel et violence.

- Billacois, François. "La grande époque du duel". *L'Histoire*, 1986, numéro 87, pp.28-32.

- Bourquin, Laurent. "Qu'es-ce que la noblesse?". *L'Histoire*, 1995, numéro 194, pp.24-30.

- Corvisier, André. "La noblesse française. Aspects militaires de la noblesse française du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. État des questions". *Histoire sociale*, 1978, pp.336-355.

- Drévilion, Hervé. "L'escrime: art de tuer et art de vivre". *L'Histoire*, 1998, numéro 226, pp.82-86.

- Halkin, Léon-E. "Pour une histoire de l'honneur". *Annales ESC*, 1949. pp.432-444.

- Jouanna, Arlette. "La notion d'honneur". *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1968. pp.597-623.

- Jouanna, Arlette. "L'honneur perdu de la noblesse". *L'histoire*, 1984, numéro 73, décembre 1984, pp.54-62.
- Morel, Henri. "La fin du duel judiciaire en France et la naissance du point d'honneur". *Revue historique du droit français et étranger*, 1964, pp.574-639.
- Muchembled, Robert. "Anthropologie de la violence dans la France moderne". *Revue de synthèse*, Paris, Albin Michel, Janvier-mars 1987. pp.1-55.

## 2) Monluc

- Lorian, Alexandre. "Pour le vrai Monluc". *Bulletin de la société des amis de Montaigne*, 1965, série 4, numéro 4, pp. 67-68.
- Michel, Pierre. "L'homme de colère et l'homme de paix! Monluc, Montaigne." *Bulletin de la société des amis de Montaigne*, 1972, série 2, pp. 51-66.
- Pireaux, Jacques. "Mort et transfiguration d'un héros". *Études seiziémistes offertes à V.L.Saulnier*, 1980, pp.347-353.

## 3) Humanisme et religion

- Lebrun, François. "Michel de L'Hospital: le pacifiste et les fanatiques." *L'Histoire*, 1999, numéro230, pp.25-26.